

C A H I E R
B

Télévision Page B 2
La chronique
de Lise Bissonnette Page B 3
Disques classiques Page B 3
Cinéma Page B 4
Vitrine de la vidéo Page B 5
Théâtre Page B 6
Grille télé du week-end Page B 8
Agenda culturel Page B 9
Arts visuels Page B 10

◆ ◆ ◆
D A N S E



La vie devant soi

Aujourd'hui, la danse est aussi large que l'expérience humaine, nous dit Jean-Pierre Perreault. Avec le cycle *Les Éphémères*, débutant le 17 septembre à l'église Saint-Robert-Bellarmin, le chorégraphe nous convie à une série de représentations uniques et bien vivantes.

ANDRÉE MARTIN

En 1994, Jean-Pierre Perreault imaginait au Musée d'art contemporain de Montréal *L'Instinct*, sa toute première installation chorégraphique. Une expérience plus qu'un véritable spectacle attendait le public hasardeux et curieux. Le succès fut aussi total que spontané, et le chorégraphe avait bien juré de revenir à cette formule ouverte et peu commune, un jour ou l'autre.

Trois ans plus tard, et quelques créations en plus, dont *Les Années de pèlerinage* et l'inoubliable *Eironos*, l'artiste nous propose à nouveau une installation chorégraphique dans ses studios, à l'angle des rues Sherbrooke et De Lorimier.

«J'avais le goût de refaire une installation, précise Jean-Pierre Perreault, parce que ce fut une étape très très importante pour tout le monde; pour les interprètes, pour moi et pour les gens qui l'ont vue. Ça donné l'occasion aux interprètes de faire ce qu'ils font de mieux. C'est toute leur science et leur capacité qu'ils peuvent donner là-dedans. Moi, j'ai appris énormément aussi, parce que l'installation, c'est la jonction entre mon travail de scénographe et de chorégraphe. Aussi, pour le spectateur, je crois que c'est une expérience importante, parce que ça livre énormément de secrets de mon travail.»

La proximité, comme le rapport entre celui qui regarde et celui qui est regardé — le public est, pour ainsi dire, assis sur la scène —, crée une belle intimité entre les deux univers, l'un pouvant presque toucher l'autre. De plus, l'isolement de chacun des spectateurs, tranquillement assis dans une loge individuelle, confère un caractère particulier à ces représentations.

L'univers Dagerman

Il demeure extrêmement rare que le spectateur soit amené à vivre une expérience où, d'une part, il a le loisir de rentrer ou de sortir de la salle au moment où il le désire et, d'autre part, de se retrouver seul, face à l'interprète et à l'espace scénique, sans autre distraction que la vie devant lui et la danse en action. Il y a dans le fait de s'infiltrer dans cet univers clos quelque chose d'à la fois amusant et intrigant. Parfois, on se demande ce que l'on est venu faire dans cet océan urbain où les danseurs vont et viennent, s'étreignent un instant et repartent aussitôt. Mais ici, l'envie croît avec l'usage, et plus on regarde, plus on a envie de regarder, de scruter à la loupe ce monde qui, quelque part, rappelle l'univers nostalgique de l'écrivain Stig Dagerman.

VOIR PAGE B 2: PERREAULT

LES ARTS

Les Foufounes

éclatées

La Troisième Manifestation internationale vidéo et art électronique s'installe aux Foufounes électriques de Montréal,

du 23 au 29 septembre

STÉPHANE BAILLARGEON
LE DEVOIR

Il faudrait un long, très long vidéo pour contenir tout ce qui sera présenté à la fin du mois pendant six jours. Et cela donnerait une riche et complexe œuvre d'art, éclatée à souhait, pour rendre justice à la programmation de la Troisième Manifestation internationale vidéo et art.

Le virtuel, c'est bien; le réel, c'est mieux. Oubliez les images expérimentales: dans les vraies de vraies Foufounes électriques, dans une dizaine de jours, on découvrira réellement des projections à profusion d'œuvres en tous genres, des conférences savantes sur des sujets pointus, des performances d'artistes-

chocs qui choquent en s'arrachant un bout de chair, des installations interactives, et même un salon média, un bar cédérom et un marché international de la vidéo d'art.

«Notre objectif principal est toujours de présenter ce qui se fait de plus récent, les vidéos les plus intéressantes produites dans le monde depuis deux ou trois ans», explique François Cormier, directeur général et artistique de l'événement réel qui débute dans quelques jours, le 23 septembre prochain. «Cette fois, nous nous installons dans un lieu quasi mythique que nous allons même transformer pour le faire découvrir et redécouvrir.» En

1993, l'événement avait été présenté dans un grand loft du Plateau Mont-Royal; il y a deux ans, la Manifestation investissait le complexe théâtral de l'Usine C. «La Manifestation poursuit sa démarche nomade.»

800 fois sur le métier

François Cormier a fondé le Centre de création et de diffusion des arts électroniques Champ libre, qui pilote la Manifestation, au début de la décennie. Entre chacune des biennales, cet infatigable amoureux de la vidéo et des arts électroniques lance des appels à tous à travers le monde, puis forme un

jury de sélection de ce qui sera finalement soumis à l'œil critique des amateurs.

Cette fois, la Manifestation a reçu 800 propositions soumises par des artistes de partout dans le monde. On en a finalement retenu près d'une centaine provenant de 25 pays: la moitié arrivent de l'étranger, une quinzaine du Canada, le reste du Québec. On y verra notamment des œuvres de la Finlandaise Milla Moilanen, du Britannique John Maybury, du Marocain Mounir Fatmi, de l'Américaine Jennifer Reeder, du Japonais Teiji Furuhashi, du Canadien Dennis Day et de la Québécoise Manon Labrecque.

VOIR PAGE B 2: MANIFESTATION



Corpse and Mirror, 1996, des Américains Tony Allard et Kristine Diekman



Scale, 1996, de Milla Moilanen, de Finlande



Maledicta Electronica, 1996, de l'Anglais John Maybury

quand
LE VAUTOUR
DANSE



théâtre d'aujourd'hui

LE CŒUR DE LA CRÉATION QUÉBÉCOISE

RÉSERVATIONS 282-3900

de
Abila Farhoud
mise en scène
Guy Beausoleil
chorégraphie
Dulcinea Langfelder

du 19 septembre
au 17 octobre

Une création du
Théâtre d'aujourd'hui
en collaboration avec
Cercle Vertueux
Danstheâtre.

LES ARTS

TÉLÉVISION

Le Roman de l'homme

Télé-Québec n'est plus comme les autres. Le réseau présente une série sur l'histoire de l'homme, qui ne trouverait certainement pas preneur ailleurs

PAULE DES RIVIÈRES
LE DEVOIR

Télé-Québec nous donne une idée de sa différence demain avec *Le Roman de l'homme*, une série de 15 demi-heures sur la préhistoire. L'aventure débute lorsqu'un original attribue un silex à un lointain ancêtre plutôt qu'à l'action de la foudre. Viendra ensuite la découverte d'un crâne d'homme fossile en Allemagne, dans la grotte de Neander. Les questions, ensuite, ne s'arrêteront plus, dérangeant les esprits bien-pensants, les religieux, les scientifiques.

La série marque le début d'une nouvelle coopération entre le télédiffuseur québécois et la Cinquième, chaîne éducative française.

Le Roman de l'homme est né de la réalisation en vertu de laquelle «l'homme devrait avoir un peu plus de curiosité en ce qui concerne son propre projet; la préhistoire, c'est notre enfance», expliquait cette semaine Marcel Jullian, responsable de la série.

En fait, cette coproduction est très

française et bien peu québécoise, même si le cinéaste Jean-Claude Labrecque a agi comme directeur photo et réalisé deux épisodes. Tout dans le ton, le rythme, le contenu, est français, ce qui donne une série avec des pauses pour respirer, des lenteurs, beaucoup de parole. Intéressant mais exigeant.

En fait, les Québécois (la maison de production Sovimage et Jean-Claude Labrecque) ne sont arrivés que très tard dans le projet, qui fut dès le départ celui d'un seul homme, Marcel Jullian (à qui l'on doit l'adaptation télé du fabuleux *Les Rois maudits*). Une partie de ce retard s'explique par les difficultés de Sovimage à recueillir les fonds nécessaires à une participation québécoise.

«J'ai dû prendre quelques bouchées triples et quadruples», disait Jean-Claude Labrecque cette semaine. «J'ai ramé, j'ai trouvé l'expérience épuisante. Je ne connaissais ni les gens ni l'équipe. Je me suis glissé là-dedans.» Pas facile, en effet, d'atterrir dans une grotte de Commarque, dans le fond du Périgord, plus précisément dans une grotte exigeant des éclairages très particuliers, pour

rendre un propos à la fois très pointu et très global. De ce côté-là, aucun problème. Le défi est relevé. Les éclairages sont magnifiques, rendant bien l'exceptionnelle lumière de ce coin, le seul lieu du monde où l'on puisse, en verticalité, reconnaître la trace de 80 000 habitations humaines superposées.

S'il y a une difficulté pour le téléspectateur québécois, c'est dans la forme. Alors que nous sommes habitués, ici, aux docudrames et aux dramatisations d'événements historiques, question de nous faciliter la digestion de toute matière un tant soit peu ardue, les Français, de leur côté, ont très peu joué avec les mélanges de genres. Marcel Jullian fait une incursion de ce côté-là, mais c'est bien timide.

M. Jullian est l'auteur du scénario et également narrateur. Malheureusement, les fins de phrase tombent et sont parfois inaudibles.

Le premier épisode, diffusé demain à 18h30, nous parle de l'outil comme preuve de l'existence de l'homme antédiluvien. Il nous parle également des résistances aux idées nouvelles qui ont

accueilli les découvertes des chercheurs vers le milieu de XIX^e siècle. Qui a taillé ces silex? Ce sont des pierres de foudre, pas des silex, nigaud!

«Il y a une anticipation; l'ouvrier préfigure le produit et il a alors une conception préalable de l'objet. C'est évident», raconte Jean-Philippe Rigaud. M. Rigaud est conservateur général du Patrimoine et directeur du Centre national de préhistoire.

Chacun des 15 épisodes a son professeur. Au onzième épisode, intitulé *Le Second Voyage de l'homme*, l'archéologue Jacques Cinq-Mars, de la Commission archéologique du Canada et du Musée canadien des civilisations, suit les traces de l'homme en Amérique, plus précisément au Yukon, en s'attardant aux différences climatiques de divers milieux.

Le dernier épisode, le 19 décembre, portera sur l'écriture, qui a elle aussi commencé par une pierre travaillée par l'homme. La préhistoire laisse alors la place à l'histoire. Et nous serons peut-être un peu moins ignorants si nous avons la patience de suivre cette série.

PERREAULT Au cœur du répertoire

SUITE DE LA PAGE B 1

«Comme le spectateur est seul, il vit une expérience très intime avec l'œuvre, et avec lui-même. En général, on sent l'énergie de la salle, et le rapport de l'interprète avec une salle de 100 ou de 1000 personnes est très différent. Avec l'installation, c'est au spectateur à pénétrer l'espace du danseur, et non l'inverse. On a toujours été habitué à consommer la danse en société, alors que là, c'est quelque chose que les gens vivent très intimement, et quelque part sans pudeur.»

Ici, le spectateur devient tout à coup une sorte de voyeur en règle, et, personnellement, je trouve ce statut agréable. Avoir soudainement la liberté de regarder ou de ne pas regarder, de fermer un bref instant les yeux, de regarder là où on veut, d'interdire qu'on désire, sans risquer d'être aperçu, a quelque chose de foncièrement délectable.

À la différence de *L'Instinct*, sa première installation chorégraphique où l'espace s'étalait en largeur, avec *Les Éphémères*, on découvre un plateau très profond, créant par là d'étonnants points de fuite et un évident changement de perspective. Les loges, réparties sur deux étages, donneront la possibilité aux plus curieux d'expérimenter les deux options. De plus, Jean-Pierre Perreault n'a pas tenu à imaginer une nouvelle gestuelle, ni même à

construire des agencements inusités. Il a volontairement décidé de replonger au cœur même de son répertoire pour en extraire des solos, des duos, des trios, etc. «Plutôt que de faire comme dans *L'Instinct*, où j'avais créé presque entièrement de nouvelles chorégraphies, ici j'ai voulu aborder le répertoire. Je suis allé chercher dans mon travail, dans mes pièces précédentes, des parcelles de danse qui vont être tournées à l'envers, et où on va changer la musique et la scénographie, de manière à voir ce qui donne réellement la vie à ces œuvres-là. J'ai le goût de revoir le répertoire pour lui redonner une certaine vérité. Les danseurs sont des créatures d'habitudes, ce sont des humains, et ils ont tendance à se sécuriser quelque part. Je veux voir si on ne pourrait pas faire les choses autrement.»

Le spectateur habitué aux mises en scène de l'artiste, en corps et en espace, aura donc quelquefois la sensation d'être en terrain connu. Toutefois, dans les cinq heures que durera chacune des représentations des trois cycles — *Les Éphémères I* est présentée du 17 au 20 septembre, *Les Éphémères II* du 8 au 11 octobre, et *Les Éphémères III* du 29 octobre au 1er novembre —, on risque très peu de tomber sur du trop connu, d'autant plus que les agencements, comme les interprètes, changeront d'une représentation à l'autre. On recommande toutefois aux visiteurs de réserver leur place...

MANIFESTATION Pas seulement de la vidéo

SUITE DE LA PAGE B 1

La sélection est regroupée sous différents thèmes, aux appellations finement contrôlées: «*Les incertitudes du corps*», «*La rumeur des vraies choses*», «*Désirs*», «*Vidéovoid*», «*Utopies/mythologies*», «*Voix le voir*», «*Social métal*», «*Spécial Japon*» et «*Politically Trash*». Un programme spécial va rendre hommage aux plus récentes productions de l'important Centre international de création vidéo de France. Un autre va se concentrer sur le travail du Français Patrick de Geetere, qui explore «la coexistence nomade des mondes intérieurs».

Un fil rouge court-il à travers tout cela? La seule tendance marquée de cette sélection, c'est de ne pas en avoir. «*La production demeure toujours très éclectique*», tranche Cormier.

Quand on le soumet un peu plus à la question pour s'y retrouver dans ce labyrinthe, le directeur en rajoute, au contraire. Pour lui, la disparité des créations est souvent relayée par la multiplicité des disciplines et des techniques mises en œuvre.

«*Ceux qui font de la vidéo ne font pas seulement de la vidéo*», explique le spécialiste qui en voit et en mange depuis des lustres. «*Ils touchent à toutes sortes de cordes artistiques: l'univers sonore, les images synthétiques, les prises de vue directes, etc. On dirait que la vidéo est de plus en plus un moyen que certains artistes choisissent d'utiliser pour parvenir à certaines fins, alors qu'il serait impossible de faire la même chose avec les techniques traditionnelles, la peinture ou le cinéma par exemple.*»

tani, que l'on a pu découvrir ici en projection de presse plus tôt cette semaine. Une œuvre d'une beauté et d'une complexité remarquable, qui traduit toute l'histoire socioesthétique de la magnifique cité des Flandres.

Au fil des images, on découvre la ville ancienne et pittoresque, ses nombreux ponts, son architecture unique (fenêtres à croisée de pierre, façades sculptées, pignons en grand...) et puis, bien sûr, ses riches activités artistiques et commerciales. Le récit n'est jamais linéaire. Les représentations se succèdent, fusionnent, coulent l'une dans l'autre. Le temps lui-même se replie. Les époques se chevauchent et s'interpellent. La mémoire prend forme.

Une atmosphère digne des meilleurs tableaux de la grande peinture flamande sourd de cet ensemble, avec les mêmes compositions riches et amples, les mêmes sensibilités pour les paysages habités et la mise en forme des perspectives complexes, la même virtuosité dans le rendu des détails. Ici on pense à Memling. Là on voit un Gérard David. Partout se font sentir les références diffusées au temps des Van Eyck, Van der Weyden, Bouts et Van des Goes.

Ces vidéos sont du grand art, notamment parce qu'ils témoignent d'une riche culture artistique parfaitement fusionnée pour la production d'autre chose de tout aussi valable. Boustani a en plan une trilogie vidéo sur de grandes villes européennes. L'ensemble coûtera pas loin du million de dollars. La première œuvre de la série valait largement la dépense.

Brugge dans tous nos rêves

Les artistes européens sont particulièrement actifs de ce côté où la vidéo devient le noyau dur d'une production résolument multimédia. Un exemple? Le rien de moins que fabuleux *Brugge*, de la trilogie *Cités antérieures*, du Français Christian Bous-

Vidéo, etc.

À voir, donc. Il y a en fait des dizaines de projections et d'activités tout autant attrayantes au programme. Dès l'entrée aux Foufounes on sera accueilli par des écrans et des installations. Le rez-de-chaussée sera transformé en café et en espace de

discussion. Des conférences porteront évidemment sur la vidéo et les arts électroniques. On y verra par exemple Pierre-Marc de Biasi et Katherine Douplitz, deux membres du comité de rédaction des *Cahiers de Médiologie*, fondés par le Français Régis Debray.

L'artiste française Orlan va proposer un autre genre de conférence, qui risque de remuer les Foufounes qui en ont pourtant vu d'autres. C'est que la dame s'est rendue célèbre avec ses performances-interventions chirurgicales pendant lesquelles elle prélève une partie de sa propre chair. *Freak-show* ou art des limites? Un autre scandale de l'art contemporain en perspective? On verra bien.

Le Québécois Zilon va aller un peu dans le même sens avec une performance tatouage intitulée *Transmissions*, qui sera diffusée en temps réel sur un réseau de téléinstallations dans les Foufounes. La Québécoise Monique Jean proposera une *crash installation* pour voix défigurées intitulée *13 minutes 13 secondes*. L'Américain Tony Allard travaillera à l'aide d'univers sonores radiophoniques diffusés en direct par le réseau Internet et les stations CIBL de Montréal et KCUR de Kansas City, au Missouri.

À l'étage, la terrasse deviendra un «jardin vidéo» où il sera possible de consulter librement les œuvres d'une riche vidéothèque, jusqu'à tard le soir. Plus loin encore, on pourra s'installer dans un salon multimédia et un bar céderon. Le garage des Foufs va recevoir cinq installations qui mettent en relation la vidéo et les nouvelles technologies, un choix de vidéos récents produits par des Cubains et le point de chute d'une «passerelle sur l'Atlantique» reliant Montréal à Genève.

Et le plus beau, c'est qu'à peu près toutes ces activités seront gratuites, ou presque (au maximum 10 \$). La Troisième Manifestation internationale de vidéo et art électronique débute le 23 septembre.

LE MOIS DE LA PHOTO À MONTRÉAL A UN LIEU CENTRAL:

le Marché Bonsecours

350 Saint-Paul Est Montréal Québec

INFO: (514) 844-6993

exposition: Photographie & immatérialité

CONFÉRENCES: QU'EN EST-IL DE L'IMMATÉRIALITÉ DE L'IMAGE? André Rouillé, Bas Vroeghe, Marie-Jeanne Musiol, Daniel Canogar. 16-17 SEPTEMBRE 1997 à 19H

PROJECTIONS MULTI-MÉDIA DE CAROL DALLAIRE ET JUN ZHANG Folie (Épisodes et tremblements) 25-26-27 SEPTEMBRE 1997 à 19H30

LA PHOTO EN REVUE une exposition de revues photographiques internationales

Festival International de Nouvelle danse

30 septembre au 11 octobre 1997

info-danse (514) 521.1212

billetterie centrale Agora de la danse, 840 rue Cherrier

Billets individuels en vente également au réseau Admission, ainsi qu'aux guichets de la Place des Arts (514) 842.2112

Forfaits en vente à l'Agora de la danse seulement!

admission BILLETS (514) 790.1245 ou 1 800 361.4595

INFO ARTS Bell (514) 700ARTS

PLACE DES ARTS	MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN	AGORA DE LA DANSE	USINE C	À SURVEILLER
Salle Wilfrid-Pelletier Théâtre Maisonneuve	Salle Beverley Webster Rolph	Espace Tangente Studio		
20h30	19h	17h30	21h	
Espagne CIA VICENTE SAEZ 30 septembre un moment de bonheur pur sur le Requiem de Mozart	Portugal COMPANHIA RE.AL 2.3 octobre	Canada MÉTASPORA DANSE Irène Stamou 1 ^{er} . 2. 3. 4 octobre	Portugal COMPANHIA VERA MANTERO 1 ^{er} . 2 octobre jeune chorégraphe hors-la-loi	PROGRAMME DE FILMS, PETITS DÉJEUNERS-CAUSERIES, TABLE-RONDE, EXPOSITION ET LA SÉRIE DANSE MIDI, PRÉSENTÉE GRATUITEMENT AU COMPLEXE DES JARDINS DU 30 SEPTEMBRE AU 3 OCTOBRE.
Espagne BALLET CRISTINA HOYOS Flamenco pur 10.11 octobre Caminos Andaluces électrisant!	Canada O VERTIGO Première mondiale La Bête 3. 4 octobre d'une beauté baroque	Portugal COMPANHIA CLARA ANDERMATT 6.7 octobre	Canada LE CARRÉ DES LOMBES Discordantia 4.5 octobre raffinée et éloquente	FILMS/FLAMENCO 24 au 30 septembre Cinémathèque québécoise
Belgique COMPAGNIE PIERRE DROULERS Première nord-américaine 7 octobre petits plaisirs magiques	Portugal/Espagne VERA MANTERO/MONICA VALENCIANO 7.8.9.10 octobre	Canada LOUISE BÉDARD DANSE 4.5 octobre	Pays-Bas DANCE CO. LEINE & ROEBANA 7.8 octobre découverte du FIND 95	CAFÉ DU FESTIVAL AGORA DE LA DANSE tous les soirs du Festival à partir de 16h
États-Unis STEPHEN PETRONIO COMPANY 9 octobre provocant!	Canada MIRASENA Roger Sinha 9.10 octobre	Canada THE HOLY BODY TATTOO 10.11 octobre porte-parole de la fin du siècle		

ARTS

La moyenne bibliothèque

Gravé d'un moulin à vent rouge, le papier à entête de l'éditeur Jacques Lanctôt autorise à le comparer à Don Quichotte sans encourir des foudres qu'il a fréquentes. Malgré la note personnelle tout à fait aimable qu'il attachait récemment au texte de présentation de sa saison littéraire, je me suis sentie victime d'un de ses assauts en lisant, en introduction de son long communiqué, qu'il en avait actuellement contre la future Grande Bibliothèque.

«Tout un défi, écrivait-il de ses 35 ouvrages en voie de publication, car l'édition littéraire est toujours, ici au Québec, le maillon le plus faible, le plus négligé et le plus menacé de la chaîne culturelle. Elle ne fait aucunement partie des préoccupations de nos dirigeants politiques, qui préfèrent miser sur des projets de prestige, comme cette Grande Bibliothèque publique, où ce sera encore les "couleurs de béton" et autres Lavalin qui tireront leurs billes du feu, où ce sera encore les petits artisans du livre littéraire qui écopent et verront leurs subventions diminuer dramatiquement, dans l'indifférence presque totale, et sans que le lectorat augmente.»

Si j'ai vu écarlate à mon tour, c'est moins parce que j'avais lancé ici même, il y a un an et demi, l'idée d'une Très Grande Bibliothèque du Québec, une TGBQ inspirée par la TGB de France qui poussait quai Tolbiac, à Paris. Mais parce que mon cœur saigne, rouge aussi, de lire sous la plume d'un des éditeurs les plus authentiquement amoureux des livres — ils ne le sont pas tous — le procès sommaire d'un projet qui devrait les servir. Faut-il que les crédits soient minces, au Québec, pour qu'on en arrive à cette extrémité...

J'ignore si quelque sociologue a déjà établi et vérifié le lien entre la fréquentation des bibliothèques et la croissance du lectorat, mais j'ai la foi du charbonnier. Les villes du Québec qui se sont dotées de maisons de la culture, de scènes ou de centres d'exposition sont celles où voyagent l'art, le théâtre, la musique, d'où un public, d'où une demande. Et quand elles ont une bibliothèque digne de ce nom, il leur arrive généralement une ou des librairies, d'où des acheteurs, d'où une demande. Si modeste soit-elle, elle vaut mieux que le désert où M. Lanctôt et ses collègues ne vendraient que des carnets d'horoscope au supermarché ou des traductions de Stephen King à la pharmacie.

Et c'est dans les bibliothèques de béton que, de Brossard à Beauport en passant par Rouyn-Noranda, naissent et croissent les feux littéraires. Que les écrivains, connus ou en développement, rencontrent en soirée des lecteurs, chevronnés ou en développement, par l'intermédiaire de bibliothécaires qui sont aussi dévoués aux livres que les éditeurs. Ces moments — gracieusement d'un programme du Conseil des arts du Canada — comptent parmi les plus heureux de ma vie parallèle, l'UNEQ les bénit et les éditeurs devraient le faire aussi. Mais il suffit simplement d'entrer en bibliothèque et d'observer, presque toujours, des adolescents fouinant le long des rayons pour comprendre qu'il n'y a pas de meilleur lieu pour provoquer l'appétit, ce désir qui mène, par le toucher, à une consommation qui nous fut autrefois aussi défendue que la «chose», pas seulement par l'Église de l'Index, mais par la turpitude ignorante de nos élus.

À Montréal qui a un excellent réseau de ces bibliothèques publiques de quartier mais dont la Bibliothèque centrale est de taille confidentielle, la Très Grande Bibliothèque devrait reproduire cette atmosphère au centuple. Mais elle pourrait, justement parce que «très grande», pousser quelques crans plus loin l'honneur dû aux livres. Au centre de la métropole, là où la culture se décline de festivals en spectacles, elle pourrait témoigner de ce que le livre et la lecture, tout en offrant de grands plaisirs, mènent aussi à l'étude, à la réflexion, à la recherche, à la science. Au cœur de la métropole, là où se croisent toutes les populations d'un Québec encore trop peu scolarisé, elle pourrait devenir le symbole de l'exigence intellectuelle, impossible sans le livre. Mais comme il arrive si souvent dans ce pays où on s'excuse de respirer de crainte d'avoir peur d'exister, il n'a jamais été question d'aspirer si haut, d'autant que *La Presse* et *The Gazette* déconseillaient formellement l'idée, souverainement suspecte, du «très grand». Ça compte.

Le rapport final du Comité sur le développement d'une très grande bibliothèque, remis à la ministre de la Culture en juin, dessine donc une vaste bibliothèque très conviviale, d'après le modèle des bibliothèques de quartier, ce qui est fort bien. Mais l'établissement ne sera consacré, pour l'essentiel, qu'à la diffusion. On pourra y consulter la collection de la Bibliothèque nationale du Québec, qui ne s'y installera cependant pas et vaquera, loin du public, à ses activités patrimoniales, ses relations internationales, sa recherche, la protection de ses collections spécialisées réservées aux chercheurs. On pourra y emprunter les ouvrages de la Bibliothèque centrale de Montréal, dont le nombre devrait certes augmenter. On y aura accès à l'inforoute par

toutes les bretelles existantes ou en construction. Mais les bibliothèques universitaires, et celles des cégeps, pourront jalousement rester chez elles et dupliquer toutes ces activités, à moins de se porter volontaires pour fréquenter le peuple (l'UQAM est la seule à avoir montré quelque intérêt).

À vrai dire, l'idée de mériter ainsi la bibliothèque était écartée d'avance. Les cégeps n'ont jamais été dans la mire du comité. Les bibliothèques universitaires ont été visitées mais non invitées. Quant à la TGB de France, on y est allé faire un tour que Paris vaut bien, mais pour lui administrer une mornifle dont la mémoire de François Mitterrand ne se remettra pas. C'est bien connu, le Québec en a à remonter aux Français en matière culturelle, on ne va pas se gêner. Leur TGB, elle a tous les défauts ou presque, elle est dans le mauvais quartier, elle fourmille d'erreurs conceptuelles et architecturales, même les escaliers ne sont pas les bons, c'est vous dire. Toutefois, son principal problème est d'être d'abord une bibliothèque «d'étude et de recherche», ce qui n'est pas convivial. Mais puisque nous sommes si fins, pourquoi ne pouvions-nous pas, dans nos contrées, leur damer le pion en tentant de concilier l'excellence scientifique et le plaisir?

Le comité, qui a dès le départ enlevé le T de sa GB, affirme en introduction que ce sont «ses ambitions qui vaudront ce qualificatif de "grande"» à la bibliothèque. Ses ambitions, dans ce rapport, sont celles d'une grosse bibliothèque mise aux normes nord-américaines. Elles sont moyennes. Le lieu vous sera plus utile que vous ne le croyez, ami Lanctôt qui prenez le problème à l'envers. Mais il servira moyennement la grandeur de la littérature, qui dépasse la lecture.

DISQUES CLASSIQUES

Tout à l'ancienne

FRANÇOIS TOUSIGNANT

LJUBA WELTSCH

Richard Strauss: Scène finale de *Salomé*; Giacomo Puccini: deux airs extraits de *Tosca*; Wolfgang Amadeus Mozart: deux airs de *Donna Anna* extraits de *Don Giovanni*; Johann Strauss: *Czardás (La Chauve-souris)* et Chanson gitane (*Le Baron tzigane*); Richard Strauss: quatre derniers lieder, *Die Nacht et Cécilie*; Lieder de J. Brahms, F. Schubert, R. Schumann, A. S. Dargomyski, M. Moussorgski, J. Marx et G. Mahler (*Rückert Lieder*). Ljuba Weltsch, soprano; Orchestre du Metropolitan Opera Association. Dir.: Fritz Reiner et Max Rudolf; Paul Ulanowsky, piano. Coffret de deux disques; durée: 143 min 39 s. Sony Classical, coll. Masterworks Heritage, MH2K 62866



des concertos pour piano de Beethoven, dont le premier volet était consacré à rien moins que l'Empereur et qui prouvait que les instruments d'époque étaient tout à fait à la hauteur des exigences du Titan. Cette nouvelle parution Archiv ne déçoit pas les attentes.

D'abord, encore une fois, par le choix d'instruments. À l'orchestre, les anches doubles sont stimulantes, les cordes énergiques, les timbales formidables.

Le pianoforte, miracle, ne sonne pas casserole; bon, ce n'est pas un Steinway, mais Robert Levin a compris que Beethoven aimait les instruments puissants et c'est exactement ce qu'on entend.

Le gros avantage est donc alors dans le fait que l'on sent mieux la prise de possession de l'espace sonore par le clavier (premier concerto), que l'articulation de la partie de piano se fait comme neuve, comme l'objectif à atteindre quand on joue, même sur un instrument moderne, ces concertos.

Ce qui peut paraître des réalisations secondaires au catalogue de Beethoven trouve ici son visage de première urgence: le compositeur doit réussir à s'attirer les faveurs du public par la qualité de la composition et l'innovation technique. Levin ne se gêne pas alors pour improviser des passages pour lier une idée à une autre (c'est qu'il reste des trous dans ces concertos) et même ajouter sa voix à certains tutti, notamment dans les basses ou le renforcement de l'harmonie. Pour arriver à ce résultat, il faut connaître les divers états des partitions à fond et sa-

voir communier à l'enthousiasme un peu orgueilleux du compositeur. Ici, nul ne sera déçu. Le trio «orchestre révolutionnaire et romantique» John Eliot Gardiner et Robert Levin a une vision de la musique. C'est avec conviction qu'il s'enflamme, chante, s'amuse et rigole. Tout décrit, tout met en exemple serait futile. La meilleure chose à faire est donc d'écouter ce disque stimulant et exaltant.

Si on se payait le luxe d'une «vieillesse» pour commencer? Dans sa série Masterworks Heritage, Sony fait ressortir un vieux disque d'extraits d'opéra enregistrés par la légendaire Ljuba Weltsch et combine ce plaisir à la parution d'enregistrements (plus de 70 minutes) de mélodies jusqu'à aujourd'hui inédites. On tombe dans le coffre au trésor!

Tout d'abord, pour entendre la scène finale de *Salomé*, avec une de ses interprètes les plus mythiques. On comprend le mythe, on y plonge, on s'y noie avec une telle volupté morbide et érotique... qu'on se demande où est donc passée cette vérité de l'incarnation, tant chez la cantatrice que chez le chef. Pour cela, cette réédition est un *must* tant on prend de bonheur à se faire couper le souffle par tant d'art.

On découvre aussi Weltsch comme grande Italienne. Sa *Tosca* est celle d'une jeune femme, la cantatrice s'incarnant elle-même. Le style semble étrangement actuel si on le compare à ce qui se faisait à la même époque: pas d'artifice dans cet art du chant, que de l'art sans fioriture. On peut trouver le médium un peu ingrat ici — la technique est-elle en cause? — mais la respiration et l'intensité sont au rendez-vous sans sensiblerie affectée.

Sa *Dona Anna* est assez sublime, merci, malgré une défaillance dans les vocalises. Pas de pantin, plutôt une femme forte. Mais assez parlé d'opéra, car il y a les mélodies.

Autant le feu est brûlant dans les pages précédentes, autant ici il est plus contenu, soutenu par une vision intérieure exigeante. Là, Ljuba Weltsch joue le tout pour le tout, ratant certains passages (qu'on ne pouvait reprendre, technique de l'époque oblige: on ne gardait que la meilleure prise, sans montage; quelle leçon!), n'oubliant jamais de s'engager complètement.

Au risque de se casser la figure, comme le montre la dernière mélodie de Mahler, *Um Mitternacht*, où elle se casse la gueule. Attention: elle le sait et le disque nous offre la fin de l'enregistrement où elle s'effusque et refuse que ce soit publié. Ce coffret ne date que par la technologie et la chronologie. Pour le reste, amateurs de chant, que des merveilles.

BEETHOVEN — CONCERTOS

Ludwig van Beethoven: Concertos pour piano n° 1 en do majeur, op. 15, et n° 2 en si bémol majeur, op. 19; Rondo pour piano et orchestre en si bémol majeur, WoO 6. Robert Levin, pianoforte; Orchestre romantique et révolutionnaire. Dir.: John Eliot Gardiner. Durée: 75 min 5 s. Archiv 453 438-2

voir communier à l'enthousiasme un peu orgueilleux du compositeur.

Ici, nul ne sera déçu. Le trio «orchestre révolutionnaire et romantique» John Eliot Gardiner et Robert Levin a une vision de la musique. C'est avec conviction qu'il s'enflamme, chante, s'amuse et rigole. Tout décrit, tout met en exemple serait futile. La meilleure chose à faire est donc d'écouter ce disque stimulant et exaltant.

En supplément, vous aurez droit à la première idée que Beethoven a eue pour terminer le deuxième concerto, qu'il a rejetée par la suite et qui constitue néanmoins un joli moment de musique. C'est un peu décalé, mais la partie andante centrale de ce rondo est un clin d'œil de génie à une des innovations mozartiennes.

Ici encore, l'interprétation est idoine au propos. Que l'on puisse arriver, au disque de surcroît, à une telle présence, cela tient du prodige.

STANFORD

— STABAT MATER

Charles Villiers Stanford: *Stabat Mater*, une cantate symphonique, op. 96; *Te Deum*; Bible Songs, op. 113, pour baryton et orgue. Ingrid Attrot, soprano; Pamela Helen Stephen, mezzo-soprano; Nigel Robson, ténor; Stephen Varcoe, baryton; Ian Watson, orgue; Chœur philharmonique de la ville de Leeds, Orchestre philharmonique de la BBC (Manchester). Dir.: Richard Hickox. Durée: 74 min 19 s. Chandos Chan 9548

Si célèbre et célébré que fut Charles Villiers Stanford en son temps en Angleterre, sa musique n'a que peu passé la Manche, et même dans son pays, c'est comme pédagogue magistral aux idées sérieuses et arrêtées que l'on se souvient le plus de lui. Né à Dublin en 1852, il aura vécu toutes les transformations radicales du début du XX^e siècle en opposant farouche, n'y voyant qu'un moment de folie absurde et croyant toujours fermement que la raison et «l'Art» reprendraient leurs droits.

On est *british* ou on ne l'est pas.

Comme les festivals chorals étaient pléthore au Royaume-Uni alors, il est donc normal que l'on retrouve beaucoup de musique religieuse dans le catalogue de ce protestant austère. Chandos vient de faire paraître le premier enregistrement de son *Stabat Mater*, œuvre très développée symphoniquement. Amoureux de l'Albion, vous êtes servis.

Oui, c'est très anglais. L'orchestre sonne comme on a toujours l'habitude de l'entendre dans cette génération, du Mendelssohn épaissi à la Wagner. Tout sonne bien, sans surprises, sans trous non plus. C'est

beau, très beau, dangereusement beau même, car on oublie tout le confort facilement, le confort qui fait que cette musique veut autant plaire à la masse qu'elle se complait en elle-même, forte de son argument divin pour justifier la noblesse de surface de son propos.

Les chœurs ont aussi une belle part, écrite de manière flatteuse. Oui, il doit être très agréable de faire cette musique qui ne demande pas trop d'effort — si on a fait le minimum de travail d'apprentissage des techniques d'usage — et gratifie largement de ses effets. Pourtant, que de longueurs! J'en prends à témoin le dernier tableau où l'interminable

cadence reprend des procédés de Liszt (fin de la *Dante-Symphonie*); à comparer au finale de la VIII^e de Mahler, écrit à la même époque et utilisant sensiblement les mêmes effets et le même espace émotif, on voit la différence entre le génie et le bon artisan.

Le reste du programme est de la même tenue tendrement léchée. C'est vraiment plaisant, toujours archi bien fait. On écoute, même attentivement, avec un certain plaisir: celui de la vanité des choses, de cet art pas vraiment nécessaire, mais qui détend et délasse. C'est quand même beaucoup mieux qu'une chanson recyclée d'Elton John.

OSM
La Magie de l'écoute

Par l'humour et le théâtre, les jeunes seront initiés à l'art de l'écoute de la musique symphonique. De l'animation, des cadeaux et un décor de fête attendent les enfants, une heure avant le concert.

Une production bilingue pour les enfants de 6 à 12 ans.

Jeux d'enfants

Commandité par **Esso** **L'Impériale**

Dimanche 14 septembre 1997, 14 h 30
Bernard Labadie, chef
Magic Circle Mine, animation

Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts

Billets: OSM 842-9951
Admission: 790-1245
Place des Arts: 842-2112

CITE rock définitif

La Presse

Ne manquez pas le **Concert avant-première de l'OSM**, le mardi 16 septembre à 19 h 30 au Théâtre Saint-Denis.
Un concert original à prix populaire, animé par Jim Corcoran.
Billetterie : 790-1111

N.B.

À LA
CHAÎNE CULTURELLE FM
DE RADIO-CANADA

www.radio-canada.com



100,9 CHICOUTIMI • 98,3 MONCTON • 100,7 MONTRÉAL • 102,5 OTTAWA-HULL • 95,3 QUÉBEC • 101,5 RIMOUSKI • 90,7 SHERBROOKE • 90,3 TORONTO • 104,3 TROIS-RIVIÈRES

France Arbour joue Mathilde dans *LA VOIE DE MATHILDE*, de JOHANNE CHASLE.

Avec Diane Dubeau, Pauline Lapointe, Christiane Proulx et Roland Laroche. Un texte sobre, dépouillé et beau... comme la mort.
Réalisation: Jean Gagnon
LES GRANDES SOIRÉES
Lundi 15 septembre à 19 h 20

CLAVECIN ET ORGUE
aux GRANDES SOIRÉES
GENEVIÈVE SOLY et KIM HEINDEL dans un concert enregistré dans le cadre du Festival international de clavecin Bach, à la salle Pierre-Mercure à Montréal.
Animation: Yaël Torelle
Réalisation: Richard Lavallée
Mardi 16 septembre à 20 h

CLAUDE BEAUDOIN, SUZANNE BELLEMARE, RAYMOND PERRIN, MICHELLE QUINTAL et GILLES RIOUX, organistes, et l'ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE TROIS-RIVIÈRES sous la direction de GILLES BELLEMARE, concert présenté à la cathédrale de Trois-Rivières en mai dernier.
Animation: Johanne Laurendeau
Réalisation: Michèle Vaudry
Vendredi 19 septembre à 20 h

VICTOR BOUCHARD et RENÉE MORRISET, pianistes-duettistes, seront parmi les invités de Georges Nicholson cette semaine. Ils commenteront les *Liebeslieder-walzer* op. 52 de Brahms. Le jeudi 25 septembre, les pianistes ALAIN LEFÈVRE, ANDRÉ LAPLANTE et DOMINIQUE MOREL feront connaître leurs choix pour l'interprétation du Concerto n° 3 de Rachmaninov. Une émission de Georges Nicholson.
LES GRANDES SOIRÉES
Jeudi à 20 h

MIDI-CULTURE au SALON DU LIVRE DE QUÉBEC.
Francine Moreau et les chroniqueurs Christiane Suzor et Rémy Charest s'entretiendront avec des écrivains invités au Salon du livre de Québec.
Réalisation: Lise Létourneau
Vendredi 19 septembre à 12 h 11

MYRA CREE vous attend à L'EMBARQUEMENT, le moteur de vos fins d'après-midi. Laissez-la vous accompagner ou vous rattrapper avec des musiques tous azimuts, aucun sens interdit.
Réalisation: Marie-Claude Sénécal
En semaine à 16 h 05

Une valise ou un chapeau?

THE GAME

Réal.: David Fincher. Scénario: John Brancato et Michael Ferris. Avec Michael Douglas, Sean Penn, James Rebhorn, Deborah Kara Unger, Peter Donat, Carroll Baker, Armin Mueller-Stahl. Image: Harris Savides. Musique: Howard Shore.

ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

Quand on réunit David Fincher, le cinéaste d'un grand succès — son terrifiant *Seven* a tenu la tête des recettes au guichet — et un acteur de choc comme Michael Douglas, on obtient un film destiné à faire courir le grand public. Du moins, à titre de superproduction de la semaine, destinée à être consommée sur-le-champ. Car *The Game* n'aura ni l'impact ni la longévité de *Seven*. Trop alambiqué, trop invraisemblable, ce film suralimé de revirements, de péripéties, d'explications qui ne tiennent pas la route. *The Game* est tellement tiré par les cheveux que le spectateur pourvu de la meilleure volonté du monde ne peut que décrocher en se demandant si on le prend pour une valise ou un chapeau.

The Game est une sorte de puzzle dont le spectateur ne possède pas la

clé au point de départ, si bien qu'à l'instar du héros, on croit s'être fourvoyé dans un monde parallèle où les télécrans vous surveillent comme dans le *1984* d'Orwell, où tous les passants conspirent à vous nuire et où une main mystérieuse joue dans votre compte de banque et vandalise votre intérieur. Rien ne va plus, et la paranoïa règne en maîtresse dans la tête de l'homme d'affaires Nicholas Van Orton (Michael Douglas), qui se croit l'objet d'un complot universel destiné soit à le rendre fou, soit à le faire périr.

Précisons que le frère de la victime, incarné par Sean Penn, aura concocté en guise de cadeau d'anniversaire un scénario catastrophe sur mesure pour piéger ou du moins secouer un homme que le pouvoir isole et protège.

Parfois, des scénaristes se complaisent à compliquer la partie, à emboîter des éléments les uns dans les autres en tirant du chapeau une solution qui n'explique rien. Un jeu, toute cette affaire? Alors que le héros a failli se noyer, y laisser la raison? Alions donc! L'interprétation de Michael Douglas demeure honorable, sans qu'il ait l'occasion de vraiment donner sa mesure. Faute de personnages qui se tiennent debout, *The Game* ne prête guère aux performances d'acteur, surtout du côté de la distribution secondaire. Sean

Penn, en frère du héros, aurait pu être remplacé par n'importe quel histrion de service, tant les frontières de son personnage paraissent floues. Le film est pur prétexte à cascades, jeu de montage, virages de niveaux de sens en épingles à cheveux, suspenses à tiroirs générant des vertiges comme dans les montagnes russes. Mais personne ne s'est trop préoccupé de lier la sauce pour apporter quelque vraisemblance à ce thriller déconstruit et glacé, en panne de sens, où l'image et l'effet priment sur l'histoire à travers un scénario qui fait mine d'être intelligent mais ne tient vraiment pas la route.

MARQUISE

Réal.: Vera Belmont. Scénario: Jean-François Josselin, Vera Belmont. Avec Sophie Marceau, Bernard Giraudeau, Lambert Wilson, Patrick Timsit, Thierry Lhermitte. Musique: Jordi Savall. Image: Jean-Marie Dreujou. 1h58.

ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

Chaque année ramène sa grosse production française à costumes qui prendra d'assaut les écrans du monde. Certaines (*Beaumarchais*, *Ridicule*) plus réussies que les autres, toutes généralement courues par le grand public qui prise les amours en pourpoint et crinoline, les mots d'esprit, le faste et la férocité de la cour. *Marquise* ne s'avère pas le plus dynamique, ni le mieux filmé du genre. C'est plutôt une production assez confuse dont la ligne dramatique ne se définit jamais vraiment et qui ne parviendra guère à trouver son point d'ancrage, pas plus que le ton juste, entre des gauloiseries de latrines (une veine ici surexploitée) et la satire d'époque.

Le dynamisme visuel du *Beaumarchais* de Molinaro, les traits d'esprit du *Ridicule* de Leconte ne sont pas au rendez-vous d'un scénario sans véritable envol. Ironie du sort, Sophie Marceau, l'interprète du personnage de Marquise — qui dit pis que pendre du film et de sa réalisatrice dans une campagne anti-promotionnelle —, se révèle la mieux servie par le film, sa beauté brune vraiment mise en lumière, la caméra sans cesse à son chevet, reléguant les autres acteurs à l'ombre d'ailleurs. Aucun n'occupera vraiment son espace, malgré une imposante distribution, où les Bernard Giraudeau en Molière, les Lambert Wilson en Racine, voisins les Thierry Lhermitte en Louis XIV et les Patrick Timsit en Gros-René du Parc, le mari de Marquise.

L'intrigue est inspirée de la vie d'une prostituée danseuse de province (Sophie Marceau) qui, après avoir séduit Gros-René (un membre de la troupe de Molière), arrive à Paris et à Versailles, d'abord dans le sillage de l'auteur de *L'Avare*, puis

Gauloiseries embrumées



Sophie Marceau en Marquise

SOURCE ALLIANCE VIVAFILM

en tant qu'égérie de Racine qui fera d'elle la première Andromaque de l'histoire.

Sophie Marceau est superbe, donc, et sa présence occupe tout l'écran, mais son registre demeurera ici assez limité, personnage de surface campant l'ambitieuse sans scrupules qui utilise ses appas pour monter dans sa carrière. L'actrice n'atteint pas à la vulnérabilité profonde, susceptible d'apporter une rédemption et une vraie lumière à sa composition.

Bernard Giraudeau, comédien qui, en vieillissant, gagne toujours

du coffre, offre la performance la plus fine du lot dans la peau d'un Molière en demi-teintes. Mais Lambert Wilson ne parvient pas à apporter de personnalité à son Racine, encore moins à dégager l'étincelle du génie de l'auteur d'*Andromaque*. Quant à Thierry Lhermitte, il paraît particulièrement caricatural en Louis XIV orphelin de toute dignité, présenté comme un vrai bouffon.

Cette bouffonnerie habitait sans doute les personnalités historiques du roi, de Racine et de Molière, mais Vera Belmont et son scénariste ont trop en-

foncé le clou du grotesque et de la scatalogie, (chaises percées et autres fosses d'aisance occupent le devant de la scène) en faisant perdre toute profondeur aux modèles représentés.

C'est tout le rythme qui boitille, en une mise en scène dont la cinéaste tient mal les rênes et qui se cherche une rigueur comme une intensité. Ni les éclairages, ni les effets de caméra souvent faciles ne viendront relever le niveau de cette *Marquise* qui n'arrive pas à émerger d'une sorte de brouillard mal défini qui la baigne.



TOM FRIEDKIN

Michael Douglas

Entre le mythe et le présent

L'APPARTEMENT

Écrit et réalisé par Gilles Mimouni. Avec Vincent Cassel, Romane Bohringer, Jean-Philippe Ecoffey, Monica Bellucci. Images: Thierry Arbogast. Montage: Caroline Biggerstaff, Françoise Bonnot. Musique: Peter Chase. France, 1996, 116 minutes.

MARTIN BILODEAU

La trame de *L'Appartement* est constituée d'une multitude de références, cependant que la plupart renvoient à la légende d'Orphée, que ce soit par l'emprunt à *Vertigo*, ici marqué par des prises de vue très sophistiquées, à *Laura*, où l'homme mythifié par l'image d'une femmes est

soudain confronté à sa réalité, ou à *La Comtesse aux pieds nus*, où l'enquête nous amène à considérer plusieurs points de vue d'un même événement. Ajoutez à cette mosaïque référentielle quelques gouttes de *Cendrillon*, un soupçon d'*Alice au pays des merveilles* et une dose légère de *Single White Female*, et vous avez *L'Appartement*, singulier, séduisant et personnel premier film du français Gilles Mimouni.

Max (Vincent Cassel) a reconnu la voix de Lisa (Monica Bellucci) provenant d'une cabine téléphonique. Son amour passé avec elle refait surface. N'ayant pu l'aborder à temps, il ratisse Paris à sa recherche, laissant dans le brouillard une future épouse (Sandrine Kiberlain) qui le croit en voyage d'affaires, et mettant dans le coup un vieil ami retrouvé (Jean-Philippe Ecoffey). Quelques indices cueillis ici et là le conduisent à une jeune femme (Romane Bohringer) qui prétend être Lisa. Un escarpin la trahira.

Ce quatorze d'hommes divisés et de femmes doubles nous promène entre le rêve et la réalité, le passé et le présent, le mythe et la femme. L'exercice paraît parfois laborieux, la démarche trop précise et calculée. Derrière la surface léchée du film se cache pourtant un regard trouble et perturbé, lourd de sentiments cachés dans les replis de l'inconscient.

L'Appartement respire le désordre



Monica Bellucci

ARCHIVES LE DEVOIR

amoureux et le contrôle plastique. D'une part, il s'agit d'un récit de personnages perdus dans les méandres de leur mémoire amoureuse, de leur présent sans soleil, de leur avenir

sans repères. L'approche sophistiquée de Mimouni privilégie une esthétique à la fois brumeuse (le présent) et nette (le passé), avec des ruptures et des ellipses maquillées par des fondus enchaînés subtils, presque invisibles. Il parvient ainsi à déstabiliser les spectateurs, à leur faire perdre pied pour les aspirer derrière le miroir ou, secondé par Thierry Arbogast (*Ridicule*, *Fifth Element*) aux images et Peter Chase à la musique, il explore toutes les avenues de la grammaire cinématographique classique, joue abondamment du zoom et du travelling et dessine des atmosphères troublantes.

La réussite du film repose surtout sur la composition fascinante de Vincent Cassel, qui tient le film sur ses épaules dans un rôle complexe, sorte de jeune homme d'affaires nostalgique de sa bohème. Le jeu sobre et intérieur de Cassel constitue le noyau stabilisateur de cet exercice de styles. À ses côtés, symbolisant la diffraction de l'imaginaire de Max, Romane Bohringer donne l'heure juste, tout comme Jean-Philippe Ecoffey, un comédien polyvalent dont on a jusqu'ici sous-estimé le potentiel, une erreur que devrait corriger l'étonnant *Ma vie en rose*, à l'affiche prochainement.

Dominica Merola
 Une voix... Un voyage

18-19-20 septembre à 20h00
 Studio-théâtre du Maurier Ltée
 Place des Arts

Direction musicale : Denis Chartrand
 Billets en vente à la PdA / 514 842 2112
 et Réseau Admission / 514 790 1245.
 Redevance et frais de service

Direction artistique : Louis St-André

Diane Dufresne
 I N T E R P R È T E

évidemment, angéliquement, émotionnellement
 visuellement, différemment, unanimement
 amoureuxment, démesurément, fatalement
 passionnément, inconditionnellement
 sensiblement, musicalement
 incroyablement, virtuellement
 merveilleusement, poétiquement
 absolument, intimement
 effectivement, finalement
 présentement
 au Musée d'Art...
 Contemporainement

Billets en vente au musée 847-6226
 ou par le Réseau Admission 790-1245

jusqu'au 28 septembre... inclusivement

Découvertes du Monde Bell

L'ART MYSTIQUE DU TIBET
MUSIQUES ET DANSES SACRÉES

Chants multiphoniques/Moines du Monastère Drepung Loseling

Billets: 987-6919 Spectacles les 26 et 27 septembre à 20 h
 CRÉATION DU MANDALA PEINT AU SABLE
 le 24 au 28 septembre

Centre Pierre-Péladeau
 800, boul. de Maisonneuve Est

FONDATION QUÉBÉCOISE
 DU CANCER

À la recherche du mieux-être
 des personnes atteintes d'un cancer

Montreal (514) 527-2194
 Extérieur 1 800 363-0063

LES ARTS

VITRINE DE LA VIDÉO

La semaine sainte

MARTIN BILODEAU

Dans *Ponette*, une fillette implore Dieu de la mettre en contact avec sa défunte mère; dans *Chamane*, un évadé du goulag, perdu dans la taïga, survit grâce aux esprits qui le protègent; dans *L'Amour est un pouvoir sacré*, une jeune dévote cherche à renverser un événement qu'elle croit être la conséquence de la colère de Dieu. Trois films, admirables à plusieurs égards, qui débarquent sur les tablettes au même moment. C'est qui, le «gars des vues», cette semaine?

PONETTE

★★★ 1/2

Cet admirable film de l'intimiste Jacques Doillon (*Le Petit Criminel*), succès-surprise du printemps dernier à Montréal, entre de plain-pied dans l'univers de l'enfance, sans que jamais le regard de l'adulte ne le viole, le dénature ou embrouille sa surface. On y suit de près la petite Ponette (Victoire Thivisol) qui, le temps d'un deuil, réclamera à ce drôle de Dieu, qu'elle découvre tout juste, un dernier entretien avec sa mère, décédée des suites d'un accident de la route. Forcée par les circonstances à faire l'apprentissage de la mort avant celui de la vie, Ponette prendra plusieurs avenues spirituelles pour parvenir à ses fins.

Victoire Thivisol, quatre ans, porte le film sur ses petites épaules; son regard évoque déjà les doutes qui attendent les autres à l'adolescence; son visage expressif est d'un naturel désarmant; son attitude, totalement dénuée de traces de jeu, nous plonge dans l'enfance pure, dans le cœur du sujet. Qu'elle ait reçu un prix d'interprétation à Venise l'année dernière en a laissé plus d'un perplexe. On peut cependant dire sans craindre de représailles que son naturel est une leçon de jeu.

Ce dix-huitième film de Jacques Doillon ne fait pas l'éloge des enfants, dont il admire pourtant l'innocence, ni celle des adultes, dont il juge sévèrement le détachement. À l'aide de personnages complexes, de sentiments profonds et de larmes refulées ou versées, le réalisateur du *Jeune Werther* parvient à effacer la frontière qui nous sépare d'eux, à montrer la banale humanité des enfants à l'heure où des hordes de petits singes savants inondent les écrans, petits et grands. Avec ses regards subtilement captés, ses visages magnifiquement filmés, ses cadrages d'une rigoureuse précision (qui passent très bien l'épreuve de la télé), Ponette va droit au cœur, sans escalade.

lisation industrielle. Le film se distingue néanmoins par la beauté des images, la relation intime et singulière qui se profile entre l'homme et sa monture, la présence subtile des esprits évoqués par quelques effets sonores discrets et la simple éloquence de ce Dimitri campé par Igor Gotsman, un acteur très doué, qui occupe entièrement l'image au gré de scènes qu'il joue pour la plupart en solitaire. Ainsi, *Chamane* (avec un «e», malgré l'orthographe du dictionnaire) n'est pas un film de poursuite, ni un *road-movie* rédempteur. Le réalisateur dessine simplement le trajet physique d'un homme qui parcourt à égale vitesse les méandres de sa conscience, pour parvenir, en bout de route, à rencontrer la paix intérieure, baume sur toutes les souffrances.

Enfin, bien qu'elle repose sur des atmosphères plus vibrantes sur grand écran que sur le petit, cette production France-Russie, offerte exclusivement dans une version doublée en français, s'épanouit sans mal dans l'univers domestique.

L'AMOUR EST UN POUVOIR SACRÉ

★★★

Du cinéaste danois Lars Von Trier (*Europa*), *L'Amour est un pouvoir sacré*, version française de *Breaking the Waves*, a décroché le grand prix du jury à Cannes l'année dernière. Von Trier parle ici au mysticisme à travers une histoire d'amour troublée, absolue et sans mesure, ayant pour cadre un village écossais exposé à la colère de Dieu. La fragile et dévote Bess (magnifique Emily Watson) y épouse le robuste Jan (Stellan Skarsgård), contremaître sur une plateforme de forage au large de la côte et qui un grave accident de travail paralysera bientôt de la tête aux pieds. Convaincue qu'elle est responsable de l'accident pour avoir prié Dieu de lui rendre son mari absent, Bess cherchera à le guérir en acceptant de commettre l'acte de chair avec d'autres hommes, à la demande expresse de son mari. S'engage pour elle une lente rédemption en marche arrière.

Le personnage central se situe entre Madame Bovary et Lady Chatterley, pendant que le film rappelle, par son rapport au spiritisme, sa luminosité et son silence, les premiers films de Bergman ou de Dreyer. *Breaking the Waves* est divisé en huit tableaux filmés à l'épave, rompus par des intertitres expressionnistes qui apportent au film sa résonance biblique. Un film beau et précieux, que la très bonne version française ne dénature pas, quoique l'image vidéo (qui aurait dû être en panavision) la prive de sa principale force d'impact.

Autres nouveautés

Inventing the Abbotts (***) chronique sociale de Pat O'Connor campée dans la Pennsylvanie des années 50, avec Liv Tyler; *Capitaine Conan* (**), de Bertrand Tavernier, sur les lendemains de la guerre 14-18; *Father's Day / La Fête des pères* (*1/2), remake des *Compères*, avec Billy Crystal et Robin Williams; *Keys to Tulsa* (*), série B tarantinesque avec Eric Stoltz et James Spader.

★★★★: chef-d'œuvre
★★★★: remarquable
★★★: très bon
★★: correct sans plus
★: très faible
: pur cauchemar

LA VIE DE JÉSUS

★★★ 1/2

Un des films les plus remarquables de Cannes fut cette *Vie de Jésus*, qui porte d'ailleurs très mal son titre. Ce premier long métrage sans concession, implacable, signé Bruno Dumont, a reçu cette année le prix Jean-Vigo. Abordant le thème de l'heure qu'est la chute des repères au sein de la jeunesse, on y suit des adolescents d'une petite ville du Nord, racistes ordinaires, désœuvrés, paumés, qui tuent parce que rien ne va plus dans leur vie. Ce point de vue clinique sur leur quotidien constitue le traitement choc, très fort, d'un film aussi dur qu'indispensable. Au Complexe Desjardins.

Odile Tremblay

ACTRICES

★★★ 1/2

Le Catalan Ventura Pons (*Le Comment et le pourquoi*) a réalisé une œuvre achevée, de celles qui, par leur construction sans faille, leur indéfinie force dramatique et leur interprétation magistrale, nous laissent le souffle coupé et la larme à l'œil. Une larme de bonheur venue saluer l'adéquation parfaite entre la rigueur formelle et l'émotion transportée par ces fascinants face-à-face de quatre actrices, répartis sur huit magnifiques tableaux. Au Complexe Desjardins.

Martin Bilodeau

CLANDESTINS

★★ 1/2

Dans une ville portuaire française, une poignée d'hommes, de femmes et d'enfants s'embarquent clandestinement sur un navire de marchandises, à destination du Canada. Cloîtrés dans un conteneur, ils vivent des heures pénibles, où le moindre bout de pain se négocie à la dure, où la dignité se perd ou se vend. Pour leur premier long métrage, le Québécois Denis Chouinard et le Suisse

Nicolas Wadimoff ont conçu avec savoir-faire un huis clos très complexe. Leur maîtrise du langage est indéniable, de même que leur capacité, à travers un montage rythmé, de palper le temps, ennemi numéro un de ces clandestins en suspens sur l'océan. Les personnages, plus typés qu'étouffés, attendent cependant la force dramatique du film. Au Parisien, Laval, Loews (s.-t.)

O. T.

SHE'S SO LOVELY (FOU D'ELLE)

★★ 1/2

On se demande bien quelle part de ce scénario revient au défunt John Cassavetes, scénario que son fils Nick a porté à l'écran. De par sa facture, *She's So Lovely* rappelle peu l'auteur de *Shadows*. N'empêche, le film constitue un voyage assez agréable au cœur de la vie d'un couple de paumés, elle alcoolique et enceinte (Robin Wright Penn), lui truant à la noix un peu fêlée (Sean Penn), qui se retrouvera bientôt à l'ombre. Les personnages sont originaux, la peinture de milieu réussie, mais le film n'est pas sans lourdeur, et sa facture, qui s'enlise parfois dans des effets de mode, a du mal à se rendre au fil d'arrivée. Bien que le jeu de Sean Penn ait été récompensé à Cannes, celui de sa compagne Robin Wright s'avère plus large de registre. Au Égyptien, Brosard, Lasalle (v. o.), Dauphin, Berri (v. f.).

M. B.

UN AIR SI PUR

★★ 1/2

Yves Angelo, à qui on devait déjà *Le Colonel Chabert*, offre à travers *Un air si pur* une galerie (inégaie) de portraits: farfelus, névrosés ou imposteurs. L'action a pour cadre une maison de repos parmi les montagnes au cours de la Première Guerre mondiale. Un humour noir parfois savoureux paraît déparé par des plaisanteries prévisibles. La distribution à plusieurs vitesses est dominée par Fabrice Luchini et Marie Gillain, là où d'autres grands acteurs, André Dussolier entre autres, apparaissent mal dirigés. Quant au thème, il eût commandé un traitement moins académique. Au Com-

RÉPERTOIRE

Trésors du cinéma français

La série «Trésors du cinéma français», présentée à la Cinémathèque jusqu'à dimanche prochain et consacrée à des œuvres récemment restaurées, propose ce week-end plusieurs incontournables, à commencer par *Le Journal d'un curé de campagne* (1950), considéré comme le chef-d'œuvre de Robert Bresson (de main, 21h).

Aujourd'hui à 19h, *Deburau* (1951), fascinante adaptation par Sacha Guitry de sa propre pièce consacrée au mime Jean-Gaspard Deburau, fait la brillante synthèse de l'art de ce grand cinéaste-dramaturge. Aussi, demain à 14h, on projette *Mauvaise graine* (1934), premier film inégal mais intéressant de l'Autrichien Billy Wilder, qui était en transit à Paris à l'époque. Enfin, pas vu mais

à voir, *La Pensionnaire* (1954), d'Alberto Lattuada, avec une Martine Carol pré-Lola en prostituée qui rêve de s'affranchir.

De Murnau à Clouzot

Au Conservatoire, on se promène plutôt entre Murnau et Clouzot, plus précisément ce soir, entre *The Last Laugh* (19h) et *Le Corbeau*. Le premier, tourné en 1924, raconte par le mime, sans intertitres, l'histoire du portier d'un grand hôtel que son patron destitue pour en faire le gardien des lavabos.

Le second se déroule dans un village français sous l'Occupation, alors qu'une série de lettres anonymes bouleverse la populace. Les deux ont en commun de dénoncer l'hypocrisie et la corruption des sociétés dépeintes.

PALMARES DISQUES

Champigny

CLASSIQUE

- BEST OPERA ALBUM... (2 DC), ARTISTES DIVERS, EMI 16,95\$
- CONCERTOS POUR ORGUE ET ORCHESTRE, BACH (ISOIR), S.R.I. 9,95\$
- SHINE, TRAME SONORE, PGS 18,95\$
- ILLUMINATION, HILDEGARD VON BIGEN, SONY 19,95\$
- LA DIVINA VOL. 1, MARIA CALLAS, EMI 17,95\$

JAZZ BLUES INTERNATIONAL

- ROMANZA, ANDREA BOCELLI, PGS 17,95\$
- LA LLORONA, LHASA DE SELA, SELECT 17,95\$
- BLUE NOTE FESTIVAL '97, ARTISTES DIVERS, EMI 3,95\$
- CABO VERDE, CESARIA EVORA, BMG 17,95\$
- CAFE BLUE, PATRICIA BERBER, MAYANN 18,95\$

POP FRANCOPHONE

- DÉMONS ET MERVEILLES, LAMBERT WILSON, EMI 16,95\$
- MISERERE, BRUNO PELLETIER, MUSICOR 17,95\$
- 40 CHANSONS D'OR (2 DC), CHARLES AZNAVOUR, EMI 30,95\$
- ESSENTIELLES, MAXIME LE FORESTIER, PGS 17,95\$
- LE DÔME, JEAN LELOUP, SELECT 17,95\$

POP ANGLOPHONE

- OK COMPUTER, RADIOHEAD, EMI 15,95\$
- SURFACING, SARAH McLACHLAN, EMI 15,95\$
- BACKSTREET'S BACK, BACKSTREET BOYS, BMG 15,95\$
- BE HERE NOW, OASIS, SONY 15,95\$
- ERA, ERA, PGS 17,95\$

SUGGESTIONS

ILATINO! ILATINO! Artistes divers KOCH 16,95\$

PAIX, AMOURS ET FOIN Les Frères à Ch'val BMG 15,95\$

L'HOMMAGE DE SES INTERPRÈTES Lionel Datanais (5 DC) FONOVIX 39,95\$

4380 St-Denis 844-2587 Mail Champlain 923-2587
371 Laurier o. 276-2587 5219, Côte des Neiges 344-2587

À L'ÉCRAN

IN THE COMPANY OF MEN

★★

Premier long métrage de l'Américain Neil LaBute, primé à Sundance, ce film irrite par son propos facho-macho et une facture de Téléfilm que ne viennent pas compenser des répliques souvent intéressantes et une direction d'acteurs honorable. On y aborde les vilains procédés de deux jeunes cadres qui, histoire de se venger de la gent féminine, entreprennent la séduction d'une sourde muette. Mais sur fond de *Liaisons dangereuses* façon XX^e siècle, *In the Company of Men* n'apporte rien au thème, et malgré des revirements de fin de parcours, inspire un véritable dégoût pour ses personnages masculins, captifs d'une cruauté sans amplitude.

G.I. JANE

★★

Ridley Scott, le grand cinéaste de *Blade Runner* et de *Thelma et Louise*, se fourvoie ici dans un film au message fort suspect reposant sur les épaules de Demi Moore. Elle incarne ici une femme qui aspire à devenir marine en suivant l'entraînement de l'armée américaine. Bafouée, huée, battue; saura-t-elle convaincre les hommes de l'accepter? Conviant les femmes à un idéal machiste qui n'est pas le leur, le film plein de clichés semble n'exister que pour permettre à Demi Moore de dépasser ses limites, de paraître enlaidie, le crâne rasé, etc. Mais que diable allait faire Ridley Scott dans cette galère? Au Loews, Famous Greenfield Park (v. o.), Centre Eaton, Angrignon (v. f.).

O. T.

★★★★★ Touché par la grâce des dieux! Quel film!

- Denise Morel, Le Journal de Québec

"Le film choc de la rentrée"

- Georges Privat, Voir

"Souvenez-vous de ce nom, il va faire des vagues..."

- Eric Fourlantly, Voir

"Clandestins est un premier long métrage étonnant qui ne sacrifie rien."

- Marc-André Lussier, La Presse

13 ANS+

DISCOTEQUE THÉÂTRE FILM DROUIN ET ASS PRODUCTIONS

PHOTO: PHILIPPE GAGNON

DENIS CHOUINARD et NICOLAS WADIMOFF

CLANDESTINS

CONSULTEZ LES GUIDES HORAIRES DES CINÉMAS

FAMOUS PLAYERS PARISIEN

VERSION FRANÇAISE FAMOUS PLAYERS CENTRE LAVAL

CINEMA PINE STE-ADELE

V.O. sous-titres anglais FAMOUS PLAYERS LOEWS

"Extrêmement fort."

- John Griffin, The Gazette

"Un réalisateur à découvrir et à suivre."

- CBF Bonjour

"Colle à la peau grâce aux images, à la musique et aux performances de Vincent Cassel et de Romane Bohringer"

- Voir

"Déroutant"

- Martin Bilodeau, Le Devoir

GEORGES BÉNAÏOÛN PRÉSENTE

ROMANE BOHRINGER

VINCENT CASSEL

JEAN-PHILIPPE ECOFFEY

MONICA BELLUCCI

l'appartement

UN FILM DE GILLES MIMOUNI

DISTRIBUÉ PAR MOTION INTERNATIONAL, UNE SOCIÉTÉ DU GROUPE COSCIENT INC.

CONSULTEZ LES GUIDES HORAIRES DES CINÉMAS

MAINTENANT À L'AFFICHE!

FAMOUS PLAYERS PARISIEN

FAMOUS PLAYERS CENTRE LAVAL

FAMOUS PLAYERS VERSAILLES

FAMOUS PLAYERS F.P. GREENFIELD PARK

CINEMA PINE STE-ADELE

CINÉMAS EN FRANCE, FESTIVAL DE CANNES 1997 - PRIX JEAN VIGO 1997

PRIMA FILM présente

«Un film ardent où chaque station marque une descente aux enfers.»

— Libération

UN FILM DE BRUNO DUMONT

À L'AFFICHE PRIMA FILM DISTRIBUTION

Tous les jours: 1:40 - 4:00 - 7:10 - 9:25

CINÉPLEX ODÉON COMPLEXE DESJARDINS

Le film-choc de l'année!

CINÉMA LIBRE, ACPAV en association avec l'ONF présentent

UN MIROIR SUR LA SCÈNE

avec, entre autres, ANDRE BRASSARD, JEAN-CLAUDE GERMAIN, POL PELLETIER, RENE-DANIEL DUBOIS, ROBERT LÉPAGE, YVAN BIENVENUE...

un documentaire de JEAN-CLAUDE COULBOIS

un regard sur la création théâtrale québécoise des trente dernières années... qui reflète l'évolution de notre société dans ses aspects les plus révélateurs!

À VOIR ABSOLUMENT

Cinéma ONF, 1564 St-Denis, 496-6895 à 18H30 & 20H30

Cinéma Parallèle, 3682 St-Laurent 843-6001 à 19H00 - supp. à 15H00 sam. dim.

100 % québécois

Bonjour, là, bonjour inaugure une saison «spéciale» chez Ducepte

PIERRE CAYOUILLE
LE DEVOIR

La Compagnie Jean Ducepte, on le sait, a eu l'heureuse idée de célébrer ses 25 ans en mettant à l'affiche cinq productions québécoises, dont deux créations. Tous ceux qui ont à cœur la dramaturgie québécoise devraient s'en réjouir. On y présentera tout à tour des pièces de Michel Tremblay (*Bonjour, là, bonjour*), d'Yves Desgagnés (*Le Nombri du monde*), de Marie Laberge (*C'était avant la guerre à L'Anse-à-Gilles*), de Michel Marc Bouchard (*Le Chemin des Passes-Dangereuses*) et de Marcel Dubé (*Un simple soldat*).

Pas de mises en scène spectaculaires ou révolutionnaires à l'horizon, prévient-on chez Ducepte. Pas de «relectures» non plus. La compagnie n'a nulle autre prétention que d'offrir au public des reprises solides de trois classiques de notre jeune dramaturgie.

Pour inaugurer cette saison à 100 % québécoise, Ducepte mise sur *Bonjour, là, bonjour* de Michel Tremblay.

Pour ouvrir les célébrations du 25^e anniversaire, le directeur artistique Michel Dumont tenait absolument à ce qu'André Brassard lui-même, celui qui était aux côtés de Michel Tremblay à la création, à Ottawa, en 1974, soit à nouveau assigné à la mise en scène de *Bonjour, là, bonjour*. C'est donc lui qui y dirige Jean-François Pichette, Marthe Turgeon, Julie Vincent, Suzanne Champagne, Benoit Girard, Monique Joly, Marie-France Marcotte et Béatrice Picard dans la production qui a pris l'affiche cette semaine.

Dumont a insisté, aussi, pour que Brassard ramène cette énorme table familiale autour de laquelle se réunit toute la famille, ce regroupement de «tu-seuls». A la création, Brassard avait choisi de disposer les personnages en cercle. C'est en 1985, quand *Bonjour, là, bonjour* fut repris à Québec, que le metteur en scène a intro-

duit cette table si riche de sens où prend place la famille de Serge.

Dans un texte qu'il a rédigé à l'occasion de cette reprise, Michel Tremblay résume ainsi ce qui l'animait quand il a écrit cette pièce, l'une de ses plus marquantes. Après sa création par la Compagnie des Deux Chaises en 1974, la pièce *Bonjour, là, bonjour* fut reprise au Centre Saldy Bronfman (1977), au TNM (1980) puis au Trident (1985). Le regard que portait Tremblay sur l'amour, la solitude et la famille a particulièrement séduit le public américain. C'est la pièce de Tremblay la plus jouée aux États-Unis. Elle y fut montée à une soixantaine de reprises.

«J'avais remarqué que les grandes pièces écrites en Amérique du Nord, y compris au Québec, avaient pour thème la révolte des fils contre leur père [La Mort d'un commis voyageur, Le Long Voyage vers la nuit, Un simple soldat]. Nous étions en 1974, j'avais trente-deux ans et, sachant mon père malade, j'avais envie de lui dire que je l'aimais avant qu'il soit trop tard. Comme il était sourd et qu'une déclaration de vive voix me paraissait impensable, j'ai décidé de le faire à travers une pièce dans laquelle, la transposition théâtrale aidant, la chose deviendrait possible. C'est là le premier germe de *Bonjour, là, bonjour*, mon intention originelle», écrit le dramaturge.

«Une déclaration d'amour ne faisant pas une pièce, même entre un père et un fils, j'ai donc décidé d'entourer les deux protagonistes, qui auraient à essayer de communiquer et de s'avouer leur amour, d'une famille dont le rôle serait de tenter de les empêcher de le faire. Le féminisme battait son plein, la société changeait et j'avais envie de dire adieu une fois pour toutes à ces prototypes de femmes qui ont de tout temps peuplé le théâtre mondial, alors j'en ai fait une famille de femmes à la fois drôles, pathétiques, touchantes, irritantes, bouleversantes, à l'image de ce que la société patriarcale avait toujours voulu qu'elles soient», poursuit-il.

Jean Turcotte incarne Joseph K, le personnage central du *Procès*, de Kafka, adapté à la scène par le groupe de la Veillée. Un héros littéraire et torturé de plus pour un comédien tout en moyens, bien au-dessus de la moyenne.

STÉPHANE
BAILLARGEON
LE DEVOIR

Kafka avait demandé à son ami et exécuteur testamentaire Max Brod de brûler sans les lire tous ses papiers, tous ses livres manuscrits. Heureusement, Brod n'obéit pas. *Le Procès*, un des livres-phares du XX^e siècle fut retrouvé dans un inextricable fouillis, où les feuilles se présentaient pêle-mêle, sans titre, sans pagination, avec souvent de multiples versions. Il parut un an après la mort de l'écrivain, en 1925, dans un recueil qui contenait plusieurs autres textes devenus eux aussi des classiques. Le vœu de Kafka n'avait pas été exaucé. Mais s'il voulait vraiment un bûcher, pourquoi n'avait-il pas craqué lui-même l'allumette, comme le remarqua si justement l'écrivain Borges.

Après la Deuxième Guerre mondiale, *Le Procès* a connu une incroyable fortune et pas seulement littéraire. Kafka figure en fait parmi les auteurs les plus adaptés au théâtre et au cinéma, en raison des thèmes qu'il abordait, mais aussi à cause de son écriture. Orson Wells a réalisé *The Trial* (1962), avec Anthony Perkins dans le rôle titre. Plus récemment le jeune surdoué Steven Soderbergh a tourné *Kafka* (1991) avec Jeremy Irons. Au théâtre, André Gide et Jean-Louis Barrault ont présenté une adaptation scénique en 1947. On en a vu une autre, à Québec, pendant la Quinzaine, il y a quelques années.

Cette fois, à Montréal, c'est donc au tour du metteur en scène Elisabeth Albahaca, collaboratrice de longue date de La Veillée, de proposer sa vision de l'intolérable angoisse kafkaïenne faite œuvre. Il s'agit en fait d'une seconde mise en forme de son adaptation, puisque sa création espagnole du *Procès* a été présentée une première fois à Caracas, en 1993. Ce travail lui avait d'ailleurs valu un Prix de la critique, en Amérique du Sud, pour la meilleure mise en scène.

Le théâtre qui filtre

Pour sa nouvelle version québécoise, Elisabeth Albahaca a confié le rôle de Joseph K... à Jean Turcotte. Une large cothurne pour une belle peinture que l'on découvrira à compter de cette semaine.

«J'avais une totale confiance en elle et j'aurais dit oui à presque n'importe quoi», dit le comédien hyper-enthousiaste dans la trentaine.

Turcotte et Albahaca se connaissent depuis longtemps. L'une a enseigné à l'autre, au département de théâtre de l'UQAM puis dans les stages du Groupe. Comédienne, elle l'a aussi côtoyé dans *Le Retour* de Pinter (1992) et *Amerika*, une autre

Le Procès en pièce(s)



Jean Turcotte

JACQUES GRENIER LE DEVOIR



Michel Tremblay

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

adaptation de Kafka, présentée il y a deux ans, toujours à La Veillée.

Jean Turcotte est un des beaux rejets du Groupe et c'est surtout dans la salle de la rue Ontario Est qu'on a pu voir évoluer avec de plus en plus de force son talent, depuis une dizaine d'années. Il a frappé un magnifique coup de théâtre en 1988 avec un spectacle solo autour des *Cahiers de Malte Laurids Brigge*, de Rilke. Par la suite, on l'a vu dans *Un bal nommé Balzac*, *Don Juan* et plus récemment *Les Créanciers*, de Strindberg (1993), et *La Faim*, de Knut Hamsun (1996).

Cette fois, pour le Kafka, il sera en scène avec sept autres comédiens (Sonia Auger-Guimont, Stéphane Cheynis, Denis Graveraux, Gaétan Nadeau, Igor Ovadis, Claudine Paquette et Stéphane Séguin), qui incarnent plus de trente personnages gravitant autour de K...

«L'adaptation est construite autour d'un point de vue qui présente toujours un individu face au groupe, explique Turcotte. C'est en quelque sorte K... contre tout le monde et tout le monde contre K... On veut souligner le drame de celui qui se retrouve écarté du groupe. Je vais jouer une bête traquée, un homme de tête qui essaie de comprendre ce qui lui arrive, mais avec beaucoup de contrôle, une grande maîtrise de soi. C'est quelqu'un aux prises avec une injustice, mais qui se bat dignement. Ce drame est d'ailleurs amplifié par le fait que c'est un homme rangé, un petit citoyen modèle, comme l'était Kafka lui-même.»

Kafka, qui était de frêle constitution, perclus de maux de tête et victime de longues insomnies, a tenté de lutter contre tout ce qui voulait l'asservir. Cela, au prix d'une désespérante solitude mais aussi de la création d'une œuvre monumentale qui

rend avec une ampleur quasi insupportable l'expérience de la dissociation de l'homme et du monde, de son moi intime et de l'univers indéchiffrable et hostile, infecté par l'inévitable présence des autres, infernaux, comme on le sait. Comme dans ce *Procès*, où le désespoir et même la culpabilité sont d'autant plus grands qu'ils demeurent sans motif objectif. Il a éprouvé et exprimé en visionnaire ce vieux questionnement de l'homme face à un système qui l'écrase, qu'il soit bureaucratique, politique ou métaphysique.

«La force de ce roman, c'est de créer un univers irréel auquel on ne peut que croire, ajoute Jean Turcotte. L'histoire est à la fois logique et totalement illogique. Mais on veut aussi que cette histoire puisse être lue à plusieurs niveaux, par exemple en considérant le drame existentiel, ou alors en y voyant une puissante critique de l'univers bureaucratique.»

Le texte ne reprend pas l'adaptation de Gide-Barrault. Le metteur en scène a utilisé la traduction d'Alexandre Vialatte pour son propre collage. La formule est déjà éprouvée à La Veillée, où l'on se spécialise dans ce genre d'adaptation de classiques depuis longtemps. Ce qui donne toujours un théâtre très littéraire, à contre-courant des tendances esthétisantes, souvent hors-textes, qui s'affirment ailleurs au Québec depuis plus d'une décennie.

«C'est vrai que c'est un théâtre des mots, du texte, de la grande littérature, mais c'est du théâtre, précisément du théâtre qui filtre, qui transforme la littérature», corrige Jean Turcotte.

Il rappelle que le Groupe met beaucoup d'accent sur le travail corporel. Ainsi, son Rilke des *Cahiers de Malte Laurids Brigge*, en 1988, était animé par une gestuelle presque chorégraphiée. Les poèmes perçaient d'un corps recroquevillé, hâletant, torturé.

«Il y a aussi un grand engagement énergétique dans le rôle de K...», commente alors le comédien. Mais nous n'avons pas eu assez de temps pour développer une partition trop précise qui aurait d'ailleurs, dans ce cas, desservi le propos. Tout n'est donc pas placé. Il reste même de la place pour improviser un peu, d'un soir à l'autre.»

Ce qui a échappé au vœu de feu de Kafka prend à nouveau forme à La Veillée le 16 septembre. *Le Procès* se poursuivra au moins jusqu'au 5 octobre prochain.

Le groupe de la veillée

FRANZ KAFKA

Le procès

Cartes-abonnement encore disponibles

Un choix parmi 7 spectacles
526-6582

COMPLET

les 16, 19, 20, 23 et 24 septembre

16 septembre au 5 octobre 1997

adaptation et mise en scène ELIZABETH ALBAHACA

avec JEAN TURCOTTE, SONIA AUGER-GUIMONT, STÉPHANE CHEYNIS, DENIS GRAVEREAUX, GAÉTAN NADEAU, IGOR OVADIS, CLAUDINE PAQUETTE, STÉPHANE SÉGUIN

THÉÂTRE
ESPACE
LA VEILLÉE

scénographie: LISE ROULLARD, costumes: GILLES FRANÇOIS THERRIEN
éclairages: RÉJEAN PAQUIN, musique: MATEUSZ STRYJECKI

1371, rue Ontario Est
Réservations: 526-6582 Réseau admission: 790-1245
(mardi au samedi 20h, dimanche 16h)

Une coprésentation de la Compagnie de l'Ours (Belgique) et du Théâtre Denise-Pelletier

L'ÉTRANGER de Camus

Mise en scène et interprétation: Marc Gooris
Adaptation: José Brouwers
Assistance à la mise en scène: Marie-Jo Delhayé
Éclairage: Renaud Faron

Du 17 septembre au 11 octobre
du mercredi au samedi 20h30



Le monde est indifférent à l'homme, voici l'histoire d'un homme indifférent au monde.

SALLE
FRED BARRY

4353, rue Saint-Camille Est
Montréal, Québec H1V 1Y2
Billetterie 514 253 89 74

BILLETS
514 790 1245
1 800 361 4595

Flupke

Un étranger en révolte

Le Belge Marc Gooris vient proposer à la salle Fred-Barry sa transposition de *L'Étranger* de Camus. Il y défend une lecture originale où Meursault, le personnage central du roman adapté à la scène, trouve le monde et les autres absurdes mais finit par se révolter.

STÉPHANE
 BAILLARGEON
 LE DEVOIR

«Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas.» Le moindre diplômé de cégep peut citer l'incipit de *L'Étranger* à son amour nécessaire ou contingent, histoire de frimer un peu. «Aujourd'hui, maman est morte.» Une magistrale petite phrase qui lance le premier grand roman d'une immense carrière littéraire, couronnée en 1957 par le prix Nobel de littérature «pour avoir mis en lumière les problèmes se posant de nos jours à la conscience des hommes».

Ce sera évidemment la première réplique de l'adaptation théâtrale que vient présenter à la salle Fred-Barry, à compter de cette semaine, le Belge Marc Gooris. Il a joué dans une vingtaine de productions en Belgique et même au Québec, depuis une douzaine d'années, incarnant aussi bien Hamlet et Arlequin que Pantalone. Il dirige la Compagnie de l'Ours, de Liège. Cette fois, il sera donc Meursault, «l'étranger», seul en scène comme dans le récit.

De l'absurde...

Faut-il vraiment résumer le classique?

Publié en 1942, en pleine guerre mondiale, le court roman raconte l'histoire d'un personnage d'Alger décalé par rapport aux systèmes, aux autres et à lui-même. Dans ce «récit», un homme parle, mais son «je» n'a pas de visage, seulement un nom, Meursault, et des sensations fragmentaires, figées dans l'instant. Meursault enterre sa mère, mais il ne pleure pas. Il fume, répond aux questions, rencontre Marie, couche avec elle, simplement parce qu'elle est là. «Elle a voulu savoir alors si je l'aimais. J'ai répondu comme je l'avais déjà fait une fois, que cela ne signifiait rien mais que sans doute je ne l'aimais pas.» Avec Raymond, son voisin, il va pique-niquer sur une plage où le drame se produit, encore par hasard, quand il tue un homme.

La machine judiciaire se met en branle. L'étranger est entraîné dans un gouffre de culpabilité par ceux qui cherchent à lier les instants de sa vie sans rapport, de la mort de sa mère à la mort de l'Arabe. Une fois condamné, il refuse la consolation proposée par l'aumônier et comprend que devant l'absurdité du jugement des hommes et de Dieu, devant l'absurdité de la vie, son innocence indifférente est demeurée en apparence intacte. La puissance de ce livre est d'agir comme un révélateur de l'absurde condition humaine.

Bref, c'est de la belle matière à planches en perspective. Et l'écriture neutre, qui constitue une étape importante dans la genèse de la sensibilité

littéraire moderne, facilite également la transposition scénique.

Cela admis, l'adaptation de ce texte peut étonner. Camus, écrivain «multi-génère», refusait de permuter les différents genres où il excellait. Chacun de ses écrits, chacun de ses genres proposait un éclairage différent sur le monde. Une même perspective les unissait, mais il n'était pas question de trahir leur caractère propre: «J'écris sur des plans différents pour éviter le mélange des genres», expliquait-il dans une de ses dernières interviews. «J'ai composé ainsi des pièces dans le langage de l'action, des essais à forme rationnelle, des romans sur l'obscurité du cœur.»

Bref, si *L'Étranger* est un roman sur «l'obscurité du cœur», pourquoi Gooris, acteur et metteur en scène de l'adaptation, ose-t-il le transformer en pièce dans «le langage de l'action»?

Il réplique que les trois œuvres du «cycle de l'absurde» que forment *Caligula*, *Le Mythe de Sisyphe* et *L'Étranger*, toutes écrites en même temps, abordent des thèmes semblables et sont donc complémentaires. Il explique aussi que la transposition de son complice José Brouwers est on ne peut plus scrupuleuse. «La fidélité au roman de Camus nous a guidés dès le départ», dit-il. «Nous n'avons qu'un seul narrateur. Il a suffi de lire le texte tout haut et de respecter l'histoire.»

Gooris résume encore plus succinctement le travail en parlant «d'une mise en personnage sur scène plutôt que d'une mise en scène d'un personnage». Mais cela ne veut peut-être rien dire, comme le répète si souvent Meursault...

Il a en fait imaginé un long flashback. Son Meursault est en prison, à quelque temps de l'exécution, et il tente un ultime retour sur soi, une dernière mise en convergence des points de vue sur ce qui va l'emporter. L'idée est même de transformer les spectateurs en jury de cette longue confidence. «La cellule est progressivement transformée en tribunal», explique Gooris. «Sans accessoire, dans un décor nu, on présente un lieu neutre, une unité de temps, un récit. Au départ, je ne regarde pas les spectateurs. Peu à peu, j'essaie de pousser les limites du plateau derrière la salle. À la fin, par un jeu de proximité croissante et de regards francs, je force la présence des spectateurs, alors transformés en jurés, à leur corps défendant. Je ne m'adresse pas alors à un public mais à chacun des spectateurs. Pour moi, le théâtre prend ainsi tout son sens en assumant une charge émotionnelle.»

... à la révolte

Ce qui ne suppose aucune volonté de reconstitution dans l'esprit du théâtre cher à Camus — dans les années trente, il avait participé à la fondation du Théâtre du Travail, puis suivi la création de ses pièces. En fait, Gooris a plutôt choisi de relire *L'É-*



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Marc Gooris

tranger à la lumière des œuvres subséquentes du Prix Nobel.

Voici le problème. On peut classer Camus parmi les penseurs existentialistes, obsédés par l'absurde. Mais à partir de *L'Homme révolté* jusqu'à *La Chute*, on observe une évolution de sa pensée vers un humanisme sceptique. En rompant avec Sartre et avec ses dernières œuvres (*L'Exil et le Royaume*, les *Réflexions sur la guillotine*, de même que ses posthumes *Cartes*), Camus a glissé vers une critique radicale de la métaphysique, de

la politique et même de la littérature, présentées comme des systèmes d'illusions auxquels il opposait la liberté de l'homme révolté et engagé. En cela, il est un lointain héritier des grands penseurs politiques anglais, à commencer par Locke qui en appelait au droit d'insurrection du peuple et au devoir de résistance: de la critique du prince absolutiste à celle des principes absolus, il y a une même lignée.

«J'ai énormément travaillé avec *L'Homme révolté* pour arriver au spectacle», explique Gooris. «Si on doit

trouver un fil rouge au spectacle, c'est celui-ci. Au départ, on voit un homme un peu étrange qui subit les choses autour de lui. Les événements lui font ensuite subir une prise de conscience, à la limite politique. Le spectateur peut y voir un être qui prend conscience de lui-même, d'un système, du monde, du choc entre lui et tout cela. Il pourrait se repentir pour son crime. Il s'estime plutôt droit, juste avec lui-même, il affirme que personne n'a le droit de penser à sa place. Il rejette finalement la justice, Dieu, les autres. Je veux dire que Meur-

sault, avant son exécution, est un homme révolté, quelqu'un qui se redresse.»

Gooris juge que cette lecture n'est aucunement irrespectueuse. Pour lui, il y a en germe, dans *L'Étranger*, la révolte et le scepticisme des œuvres de maturité. Une des dernières phrases du roman dit bien: «Comme si cette grande colère m'avait purgé du mal, vidé d'espoir, devant cette nuit chargée de signes et d'étoiles, je m'ouvrais pour la première fois à la tendre indifférence du monde.» Mais l'ultime ligne affirme: «Pour que tout soit consommé, pour que je me sente moins seul, il me restait à souhaiter qu'il y ait beaucoup de spectateurs le jour de mon exécution et qu'ils m'accueillent avec des cris de haine.»

«Si ce ne sont pas des mots d'un homme révolté, je me demande bien ce que c'est», commente celui qui bientôt les redira en scène. Il refuse toutefois d'ennoblir ainsi ce personnage que Camus décrivait comme un exemple, mais pas nécessairement un exemple à suivre. «Ce n'est pas un héros, ce n'est pas une victime, ce n'est pas un martyr, dit l'acteur. Mais là où je respecte et aime beaucoup Meursault, c'est dans sa démarche. Ce n'est pas un homme immobile. Il n'a pas trouvé ses convictions une fois pour toutes. Il écoute, énormément et avec justesse, mais il refuse de livrer son mystère. Pas un mystère en particulier. Le mystère de chaque être humain.»

La force de Camus, qui explique sa fortune toujours exceptionnelle, est d'avoir posé des questions, sans prétendre y apporter de réponses, en affirmant même que toute réponse ne pouvait être que fautive, ou à tout le moins suspecte. Et c'est ce qui explique sa nouvelle popularité: Camus est maintenant beaucoup joué, ici comme ailleurs.

Dans le contexte belge, où les institutions politiques et judiciaires, les balises morales elles-mêmes sont en crise depuis les tristes affaires de pédophilie, cette charge critique prend un sens particulier. Elle prend aussi à sa façon le relais de films comme *Dead Man Walking* ou *Tu ne tueras point*, qui interrogent la peine de mort à laquelle Camus s'est énergiquement opposé. «On apporte notre pierre à l'édifice, dit le comédien de Liège. Mais bon, moi, je suis acteur. Ce qui se passe au théâtre se passe au théâtre.»

Cela se passe en Belgique, avec un franc succès, depuis l'année dernière. La pièce a même été vue à Montréal, une première fois, pendant le Fringe Festival de 1996. La salle Fred-Barry, dans l'Est de la ville, accueille donc à nouveau *L'Étranger*. Rendez-vous à compter du 16 septembre, pour entendre une nouvelle fois: «Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas.»

yo soy la desintegración

opéra pour voix et bande électroacoustique, inspiré du journal de Frida Kahlo

Musique **Jean Piché**
 Mise en scène et interprétation **Pauline Vaillancourt**

Livret **Yan Muckle/Kahlo**
 Scénographie, costumes et vidéo **Anita Pantin**
 Éclairages **Axel Morgenthaler**

COMPAGNIE THÉÂTRALE DE LIÉGEOIS
CHANTS LIBRES
 PAULINE VAILLANCOURT
 DIRECTRICE ARTISTIQUE

création mondiale

Du 9 au 20 septembre 1997
 (du mardi au samedi, 20 heures)

4890, BOULEVARD SAINT-LAURENT
 MONTRÉAL, QUÉBEC
 RÉSERVATIONS: (514) 845-4890
 (514) 790-1245

LES ARTS
 du Maurier

**SALLE
 DU THÉÂTRE
 ESPACE GO**

Icaro

DE ET AVEC
**DANIELE
 FINZI PASCA**

DE RETOUR,
 LE COUP DE CŒUR DU 3^e CARREFOUR
 ...le merveilleux spectacle de Daniele Finzi Pasca.
 Rémy Charest, Le Devoir
 Le public a été séduit sans réserve...
 Judith Mayencourt, L'Express

Du 21
 au 25 octobre
 20 h

admission
 790-1245

CARREFOUR INTERNATIONAL DE THÉÂTRE
 DE QUÉBEC
 tournée 1997

CONSEIL DES ARTS ET DES LETTRES
 DU QUÉBEC

PRO HELVETIA

USINE © 521-4493

La Maison Théâtre
 saison 1997-1998

9 spectacles dans
 un théâtre tout neuf!

Planifiez dès maintenant vos sorties en famille.
 Abonnez-vous et économisez de 14 à 41 % sur le prix des billets!

Petit monstre (3 à 8 ans) 10 oct. au 2 nov. 1997
Le Petit Dragon (6 à 10 ans) 5 au 23 nov. 1997
Château sans roi (5 à 9 ans) 2 au 21 déc. 1997
Le champ (9 à 13 ans) 3 au 8 fév. 1998
Les petits orteils (4 à 8 ans) 11 fév. au 1^{er} mars 1998
Le Porteur (6 à 12 ans) 4 au 22 mars 1998
Salvador (8 à 12 ans) 25 mars au 5 avril 1998
Pescetopococodrillo (4 à 8 ans) 15 avril au 3 mai 1998
Tu peux toujours danser (12 à 92 ans) 5 au 8 mai 1998

Pour obtenir gratuitement
 notre brochure de saison: **(514) 288-7211**

La Maison Théâtre 245, rue Ontario Est, Montréal

LE DEVOIR À LA TÉLÉVISION

SAMEDI

NOS CHOIX

LES AVENTURES DE LA COURTE ÉCHELLE

Des photos qui parlent. Première d'une nouvelle collection de fictions réalisées à partir des romans des Éditions de La Courte Echelle. Très bon.
Télé-Québec, 18h

LE COMBAT DES CHEFS

Deux chefs ont 30 minutes pour concocter devant les caméras une recette avec des ingrédients bien précis.
Canal Vie, 17h30

QUÉBEC PLEIN ÉCRAN

Anne-Marie Dussault reçoit la ministre de l'Éducation, Pauline Marois.
Télé-Québec, 18h30

POUR L'OR DU KLONDIKE

Un documentaire sur la frénésie qui s'empara de la population nord-américaine lorsque les journaux firent état des soudaines et immenses trouvailles des premiers chercheurs d'or.
Canal D, 20h

CINÉMA

AU PETIT ÉCRAN

PETIT BONHOMME

(4) (Big) É.-U. 1988. Comédie fantaisiste de P. Marshall avec Tom Hanks, Elizabeth Perkins et Jared Rushton. Après avoir formulé un vœu devant une machine à souhaits de fête foraine, un jeune garçon se retrouve transformé en un homme de trente ans.
TVA 16h



QUESTION PIÈGE

(3) (Quiz Show) É.-U. 1994. Drame social de R. Redford avec Ralph Fiennes, John Turturro et Rob Morrow. En 1958, un avocat découvre que le producteur d'un jeu télévisé s'arrange pour faire gagner un jeune compétiteur populaire auprès du public.
SRC 19h30

LES NERFS À VIF

(3) (Cape Fear) É.-U. 1991. Drame de M. Scorsese avec Robert De Niro, Nick Nolte et Jessica Lange. À sa sortie de prison, un déséquilibré entreprend de tourmenter la famille d'un avocat qu'il tient responsable de son incarcération.
TQS 20h30

LA FILATURE

(4) (Stakeout) É.-U. 1987. Drame policier de J. Badham avec Richard Dreyfuss, Madeleine Stowe et Emilio Estevez. Deux policiers sont chargés de surveiller la maison de l'ancienne maîtresse d'un criminel dangereux qui vient de s'évader.
SRC 23h

Paule des Rivières

CANAUX	16h30	17h00	17h30	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00	23h30
2 2 4 6 7 9 11 12	Chapeau melon et bottes de cuir (16:00)	Jeune Indiana Jones		Le Téléjournal Ce soir	C'est juste une farce!	Un Gars, une Fille	Cinéma / QUIZ SHOW (3) avec Ralph Fiennes, John Turturro					Le Téléjournal (22:15)	Les Nouvelles du sport (22:40)	Cinéma / LA FILATURE (4) avec Richard Dreyfuss, Madeleine Stowe	
4 5 6 7 8 9 10 11 13 40	Cinéma / BIG (4) avec Tom Hanks, Elizabeth Perkins (16:00)			Le TVA	Cinéma / LE PERROQUET VERT (5) avec Christopher Pettiet, Cindy Pickett									Le TVA	TVA Sports (23:24) / Loteries (23:44) / Cinéma / LA CAGE... (23:57)
15 17 24 30 46	Cinéma / LE COFFRET D'OR (5) Dessins animés (16:00)	Il était une fois les explorateurs	...de la courte échelle	Québec plein écran - Édition du week-end	Arts et Spectacles / Marius et Fanny							Cinéma / OLIVIER, OLIVIER (4) avec Brigitte Rouan, François Cluzet / Québec plein écran - Édition du week-end (23:57)			
2 4 16 30 35 49	Box Office	Habitation	Grand Journal (3) Hebdo Sports (17:40)	Le Châlonnais manquant	Cinéma / UNE MAISON DE FOUS (5) avec Kieran Culkin, Charles Grodin							Cinéma / LES NERFS À VIF (3) avec Robert De Niro, Nick Nolte	Le Grand Journal (23:12)	@ Arobas (23:42)	
RDI	Le Journal FR2	Aujourd'hui	Bull. jeunes	Simplement...	Jrnl du siècle	Monde ce soir	Cdn à Tokyo	Grands Reportages		Le Journal RDI	Entrée des...	Le Téléjournal	Compl. télé	Griffe	Mil spectacle
TV5	Vins et...	Journal suisse	Pyramide...	Thalassa	Journal FR2	Jeux sans frontières / Dernière				Vue sur la mer (21:15)		Journal belge	Concert intime	Bon Week-end	
D	Biograp. (16:00)	Monde et Mystères / Fantômes	Arpents verts	...juste pour rire	Goût du monde / Café... en Italie	Pour l'or du Klondike	Biographies / Jules Verne	Les Allumettes suédoises	Les Cordier, juge et flic						
V	La Vie en vrac	Combat... chefs	Croque la vie		Solo	Des Histoires de famille	Tango	Jeux de société	Eros & Compagnie	Sports Safaris					
MP	1 X 5	Spam	Cimetière	Fax	Box-office	Perfecto	Concert Plus / Glastonbury								
MX	MusiMax Collection (14:00)			MusiMax Top 30			Les Grands Concerts / Fleetwood Mac Reunion Concert								
CF	Soeur volante	Radio Enfer	Chair de poule	Les Jules	Sport Académie	Joy. Naufragés	Premières fois								
TF	Scooby Doo	Le Brave Petit Tailleur / Dans la forêt profonde	Yogi l'ours	Cryptshow	Road Runner	Splat!	Le Zinzin...	Les Simpson	Capitaine Star	Patrouille...	Highlander	Les Simpson	Y'en a mare		
RDS	Golf (15:00)	Golf / Circuit junior maxi-golf	Sports 30 Mag	Superbike AMA	Monde du sport	Boxe / James Toney - Mike McCallum	Les Superstars WWF	Sports 30 Mag	Ski nautique						
6	Equestrian / La Coupe des Nations (16:00)			Saturday Report	Empty Nest	Liberty Street	Baseball / Mariners - Blue Jays								
4															
8 13	Players Toyota Race (16:00)	Entertainment Now	Newsline	Regional...	Home Improv.	Cosby	Dr. Quinn, Medicine Woman	High Incident	FX: The Series	CTV News	Nightline				
12		World Championship Wrestling	Pulse	Country Prof.	Star Trek: Voyager	Neon Rider									
6BL	Programmation débutant dimanche 14 septembre														
24	Wishb. (16:00)	Runaway Bay	Round the...	Escape from Jupiter	Journeys		Cinéma / A MAN FOR ALL SEASONS (2) avec P. Scofield, L. McKern	Conv. (22:05)	Cinéma / ANNE OF THE THOUSAND DAYS (22:35)						
8	NCAA College Football / Notre-Dame - Purdue				Wheel of...	Jeopardy	World's Funniest Commercials	The 77th Annual Miss America Pageant	News						
13					News	Pub									
22					Star Trek: Deep Space Nine										
3	NCAA College Football / Arizona State - Miami (15:30)				Entertainment this Week		Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition	Walker, Texas Ranger	News	Hercules				
8					Wheel of...	Jeopardy									
5	Sportsworld (16:00)	NFL Special / Run to Daylight	News	NBC News	Jeopardy	Fall Preview	The Pretender	Cinéma / ON DEADLY GROUND (6) avec Steven Seagal, Michael Caine							
10					Upset at Oak Hill										
33	Vermont ETV Cooks! Pasta (14:00)	The Lawrence Welk Show	Are You Being Served? (18:40)		Lord of the Dance		Riverdance (21:55)								
57	Ice... (15:30)	Washington...	Wall Street...	Mark Russell	Inside Albany	The Editors	McLaughlin Gr.	Red Green "We Can't Help It... We're Men"	Reflections on Mr. Bean	Red Green "We Can't Help It..."					
MM	VideoF. (14:30)	Daily R.S.V.P.	MuchMegaHits	Fax	Spotlight	Start Me Up	Big Ticket / The Wallflowers	VideoFlow	Beavis & Butt-Head						
TSN	Baseball / Expos - Mets (16:00)			Sportsdesk	Fights / Stevie Johnston - Saul Duran	Bloopers	Golf / Sr. PGA Tour Boone Valley	Sportsdesk							

Classification des films: (1) Chef-d'œuvre — (2) Excellent — (3) Très bon — (4) Bon — (5) Passable — (6) Médiocre — (7) Minable

DIMANCHE

NOS CHOIX

MAISONNEUVE À L'ÉCOUTE

Émission spéciale sur le transfert imminent des vols de Mirabel à Dorval.
RDI, 14h

HORS-CIRCUIT

Les dimanches de permission. Une comédie de mœurs fustigeant la claustrophobie ambiante sous le régime roumain de Ceausescu.
Télé-Québec, 19h30

BOUILLON DE CULTURE

C'est reparti! Avec, pour thème, «farces et tragédies». Avec Guy Croussy, Marc Lambron, Daniel Pennac et Lydie Salveyre.
TV5, 20h30

LA TRAPPE DES ANIMAUX: L'EUROPE VEUT NOTRE PEAU

Reportage sur les méthodes employées par les Européens pour exterminer les bêtes à fourrure qui sont considérées comme des menaces à l'environnement.
Radio-Canada, 21h

CINÉMA

AU PETIT ÉCRAN

RÊVES ÉLECTRIQUES

(4) (Electric Dreams) G.-B. 1984. Comédie fantaisiste de S. Barron avec Lenny Von Dohlen, Virginia Madsen et Maxwell Caulfield. Les tribulations d'un jeune architecte qui a fait l'acquisition d'un ordinateur doté d'une personnalité propre.
TVA 16h

LES DIMANCHES DE PERMISSION

(4) Roum. 1993. Comédie de mœurs de N. Caranfil avec Nathalie Bonifay, Marius Stanescu et George Alexandru. Dans une petite ville de garnison, un garçon qui effectue son service militaire est épris d'une belle lycéenne qui lui préfère un acteur volage.
TQ 19h30

CONCOURS DE CIRCONSTANCES

(Love Field) É.-U. 1991. Drame de J. Kaplan avec Michelle Pfeiffer, Dennis Haysbert et Stephanie McFadden. Après avoir mis la police aux trousses d'un Noir qu'elle soupçonnait injustement d'avoir kidnappé une fillette, une femme s'efforce de lui venir en aide.
TQS 21h



LES AILES DU DÉSIR

(2) All. 1987. Conte de W. Wenders avec Bruno Ganz, Solveig Dommartin et Peter Falk. A Berlin, un ange, fasciné par la beauté d'une trapéziste, décide de s'incarner pour goûter aux plaisirs de la condition humaine.
SRC 23h20

Paule des Rivières

CANAUX	16h30	17h00	17h30	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00	23h30
2 2 4 6 7 9 11 12	Le Siècle du peuple (15:00)	Zap		Le Téléjournal Ce soir	Découverte		"Making of Les Prix Gémeaux"	Les Beaux Dimanches / Nabila		Les Beaux Dimanches / Reportage: la trappe des animaux		Le Téléjournal	Au-delà des apparences (22:25)	Sport (23:25) / Cinéma / LES AILES DU DÉSIR (2) avec Bruno Ganz (23:50)	
4 5 6 7 8 9 10 11 13 40	Cinéma / RÊVES ÉLECTRIQUES (4) avec Lenny Von Dohlen, Virginia Madsen (16:00)			Le TVA	Guy Cloutier... star d'un soir							Le TVA	TVA Sports (22:25) / Loteries (22:44)	Complètement marteau (22:51)	Pub (23:20)
15 17 24 30 46	Quelles drôles de bêtes	Carmen Sandiego	Science-fiction	Pignon sur rue	Le Roman de l'Homme	Plaisir de lire	Cinéma / LES DIMANCHES DE PERMISSION (4) avec Nathalie Bonifay, Marius Stanescu					Cinéma / CONFESSIONS D'UN BARJO (4) avec Richard Bohringer, Anne Brochet	Histoires de musées (23:01)	On n'est pas né d'hier (23:31)	
2 4 16 30 35 49	Passion plein air	Pas si bête que ça!	Le Grand Journal	Hercule		Accès interdit	Méchant Malade					Cinéma / CONCOURS DE CIRCONSTANCES (4) avec Michelle Pfeiffer, Dennis Haysbert		Le Grand Journal (23:16)	
RDI	Le Journal FR2	Aujourd'hui	Bull. jeunes	Yalta à Berlin	Cdn à Tokyo	Enjeux Plus	Aéroport de Mirabel	Le Journal RDI	Aéroport...	Inauguration de Mirabel	...Pacifique			Cdn à Tokyo	
TV5	À comm.	Journal suisse	Montagne	Outremers	Journal FR2	Bons Baisers d'Amérique	Bouillon de culture	Temps présent	Journal belge	Strip-tease					
D	Biograp. (16:00)	Pour l'or du Klondike	Arpents verts	Chercheurs...	Les Châteaux... / ...Bayous	Mystères de la Bible / ...Jacob	Biographies / Jamie Lee Curtis	Jazz: Vic Vogel et son Big Band	Cinéma / LA CORDE AU COU (4)						
V	La Vie en vrac	Combat... chefs	Croque la vie		Point de vue	Focus	Victoire	Ailleurs sur terre	Diagnostic						
MP	Musique vidéo (16:00)	Cimetière	Musique vidéo	Cimetière	Fax		Sarah McLachlan: chef de filles	Musique vidéo							
MX	MusiMax Collection (14:00)			Tendances Jazz	Mouvements classiques		Cinéma / RENDEZ-VOUS À BROAD STREET	Les Grands Concerts / Fleetwood Mac Reunion Concert							
CF	Soeur volante	Ma sorcière...	Les Aventures de Sinbad	Chahut Bahut	Joy. Naufragés	Premières fois									
TF	Scooby Doo	Ivanhoé	Robin des bois	Barbe rouge	Yogi l'ours	Cryptshow	Road Runner	Capitaine Star	Le Zinzin...	Les Simpson	Un Monde imaginaire	Highlander	Les Simpson	Cadillacs...	
RDS	Soccer / Canada - El Salvador			Sports 30 Mag	Champ. Atlantique Kool/Toyota	Football / Jets- Patriots								Sports 30 Mag	
6	Football canadien (14:00)	Wonder Years	Street Cents	World of Disney (2/2)	Road to Avonlea	Wind at my Back	Life & Times	Sunday Report	Venture: In Business (22:25)					Sports Late Night	
4															
8 13	Cinéma (15:00)	Seventh Heaven	Newsline	Homegrown	Due South		The 49th Annual Primetime Emmy Awards							CTV News	Nightline
12		Consumer's Choice Award 1997	Pulse	Travel, Travel										Pulse / Sports	
6BL	...Song (16:00)	Shipwrecked: Mystery of...	Global Special: The Launch	60 Minutes	The Simpsons/King of the Hill	The X-Files								Global Special: The Launch	
24	DAREDEVILS OF THE RED CIRCLE / O (16:00)	Inquiring Minds	Journeys	Anishinabe	Woman Being	Harmish Macbeth 3	The View from Here / Unveiled	Allan Gregg	Dialogue	Imprint / Margaret Atwood					
8	Cinéma / THE FULFILLMENT (6) avec C. Ladd (16:00)	News	ABC News	David Blaine: Street Magic	America's Funniest Home Videos	Cinéma / FALLING FROM THE SKY! FLIGHT 174 (5) avec William Devane, Shelley Hack								News	Pub
13	Pub (11:30)													E.T. This Week	
22	Pub (12:30)			ABC News	M*A*S*H									I Survived a Disaster II	
3	Cinéma / THE COMMITMENTS (4) (16:00)	Sunday News	Seinfeld	60 Minutes			The 49th Annual Primetime Emmy Awards							News / Mad About You	Pensaco. (23:45)
8	Xena (16:00)	The New Adventures of Hercules	News	Sunday News										Lady of Souls	
5	Sportsworld / World Volleyball Championships (16:00)		High... Golf	NBC News	Dateline NBC	3rd Rock from the Sun	Men Behaving Badly	Cinéma / A FACE TO DIE FOR (6) avec Yasmine Bleeth, James Wilder						Viper	
10														News	Extra... (23:35)
33	Andrew Weil, M.D.						Great Moments in Opera							Mystery! Inspector Morse	
57	Scottish Fiddle Orchestra (16:15)	May the Road Rise to Meet You (17:55)	André Rieu to Vienna with Love											Cinéma / THE HEART IS... (4)	
MM	Fax	R.S.V.P.	MuchMegaHits	Combat des clips	Classic Albums	Fax	MuchMusic Countdown							MuchEast	
TSN	Baseball / Blue Jays - Mariners			Sportsdesk	Football / Jets- Patriots									Sportsdesk	

Classification des films: (1) Chef-d'œuvre — (2) Excellent — (3) Très bon — (4) Bon — (5) Passable — (6) Médiocre — (7) Minable

LES ARTS

EXPOSITIONS

Présence remarquée... et remarquable

PHOTOGRAPHIE ET IMMATERIALITÉ

Volet II: Les Incorporels
Marché Bonsecours
350, rue Saint-Paul Est
Jusqu'au 15 octobre

BERNARD LAMARCHE

Parfois, des détails nous échappent, faisant qu'au droit de se reprendre correspond notre salut. Lors de notre première visite de l'exposition du Mois de la photo au Marché Bonsecours, la seconde salle n'était pas encore tout à fait montée. C'est maintenant ouvert, et le premier verdict tombe: les deux volets existent dans un rapport de complémentarité. Si le premier volet s'attachait au processus de création d'images trompeuses, donc, d'une certaine manière, à la perte du référent photographique, le volet dont on vous parle aujourd'hui active un autre pôle, trop souvent mis en opposition avec l'autre, celui de la réception des œuvres.

Ce second volet regroupe des œuvres au mode de présentation effacé, qui passent par un facteur d'instabilité important et qui, souvent, vacillent ou tentent d'échapper au regard. Là où les œuvres du premier volet semblent percutantes au point de donner l'impression de n'être que cela, les œuvres retenues par la commissaire Marie-Josée Jean gardent leurs secrets plus longtemps. Là où il est préférable de voir entre les deux volets un rapport de complémentarité, on croirait que la sobriété relative des œuvres du second volet fait paraître les œuvres du premier encore plus déclamatoires. Sauf que la déclamation de ces images à caractère publicitaire demeure peut-être plus longtemps en tête, alors que dans le second volet, c'est l'expérience immédiate qui l'emporte.

Un labyrinthe

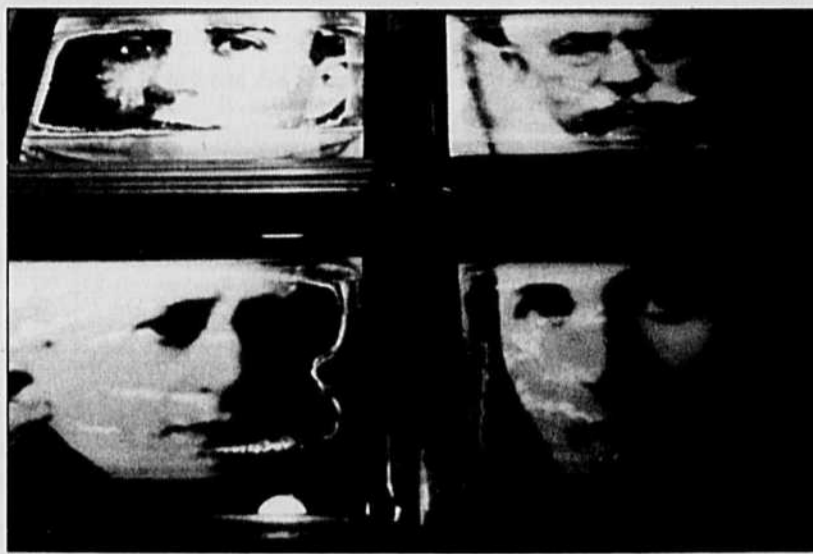
L'exposition est construite sur une équation extrêmement serrée entre le mode de présentation que les œuvres problématissent — toutes possèdent cet enjeu en commun — et un parcours qui s'effectue sur le modèle du labyrinthe plutôt que sur celui, plus conventionnel, de l'enfilade de salles. Ce parcours sert admirablement les œuvres... pour autant que le spectateur soit vigilant à explorer un espace truffé de détours. La pluralité dans les approches

est mise en scène par le parcours tortueux du nouveau volet, sans pour autant établir une pragmatique trop déterminée et définitive de la réception de ces œuvres.

Dès l'entrée à ce volet, marquée d'une pénombre tranchant avec l'éclairage franc de la première salle, une œuvre de Jean-François Cantin, la première de deux, impose le ton à l'exposition: on fera violence à la matérialité de l'image même. Sur un écran défile une bande vidéo mettant en scène son propre corps, jouant d'effets de focalisation et du mouvement de pendule d'objets suspendus dans les airs, les deux rythmant le déroulement de la bande. Cet écran est littéralement battu d'un maillot qui vient frapper l'image de l'arrière, donnant du coup l'impression que l'image qui vient se poser sur la toile se décolle, propageant un son amplifié à toute l'aire d'exposition. Une pièce de Cantin qui, sans en avoir encore le souffle si singulier, s'approche tout de même des zones d'affects exploités en vidéo par Bill Viola.

Déstabilisante, la première des trois œuvres de Bertrand Gadenne est à couper le souffle. Une diapositive d'une extrême précision et d'une qualité de noirs incomparable, projetant au mur l'image d'une pierre volumineuse, est constamment brouillée par un effet de mise hors foyer intermittent. Comme une respiration, l'image vacille constamment, ne restant claire qu'un moment. Fuyante, l'image nous emporte avec elle, jusqu'à nous faire jurer que notre équilibre s'échappe avec elle. Le corps croit chavirer en tentant de rattraper l'image. Aussi troublantes, ses deux autres projections, au sol, manipulent le corps en ce sens: une pierre que l'on cherche à éviter, conditionnés que nous sommes par le respect à l'œuvre d'art, et des papillons hors foyer qu'en captant au vol on reconstruit, jouent de la même magie que la première œuvre.

Plus sobre, le réseau de petites images et de boîtes lumineuses produites par procédé Kirlian, de Marie-Jeanne Musiol, fonctionne par foisonnement d'images (une soixantaine) qui vient consteller le mur. L'effet Kirlian (du nom de Symion Kirlian, qui a popularisé le procédé dans les années 50) matérialise les effluves de corps pourvus de champs magnétiques par un procédé d'étincelles électriques à haute fréquence découvert vers 1890. Ces



Le Regard des morts, d'Alain Fleischer (1995). À droite, Les Papillons, de Bertrand Gadenne (1988).



SOURCE LE MOIS DE LA PHOTO

photographies d'aura que Musiol a produites, fortement populaires dans les cercles intéressés par les mystères de la parapsychologie, sont présentées moins en relation avec un tel propos que pour leur propriétés esthétiques.

Tromper le regard

À leurs côtés, les œuvres de Marie-Christianne Mathieu, pourtant volatiles, passent pour imposantes. Mathieu utilise l'holographie, mais ses œuvres ne ressemblent à rien de ce que l'on voit habituellement en ce domaine. Elle ne se contente pas de faire des hologrammes ou de les marier avec des objets réels pour en tirer des effets immédiats, elle utilise plutôt l'évanescence des hologrammes pour tromper le regard. Sur des plaques de verre appuyées sur le mur, ses œuvres jouent de la transparence du support pour construire une œuvre narrative. Comment faire disparaître un objet: mode d'emploi (1996). Une œuvre aux ramifications complexes et au mode de présentation parfaitement approprié, qui n'accroît pas ce qui récemment devient un maniérisme, soit le fait de poser au sol

des tableaux ou des plaques de verre gravées pour rompre avec l'accrochage conventionnel.

Le moindre mérite de la seconde œuvre que Mathieu présente (la troisième, *Artefact*, 1995, provoque une redondance dans ce contexte), un *Sans titre* de 1996, n'est pas de nous faire croire que les hologrammes possèdent une ombre mais bien de nous prendre au jeu des anamorphoses que provoque entre deux textes la superposition de couches de verre à un hologramme. De «Les mots sont comme des ondes qui propagent les messages, des mots-photons, des mots-flashes. Ils transportent le temps», l'ombre portée de la proposition devient, par un habile subterfuge, «Les mots ont le pouvoir de cacher tous les mensonges de ce monde. Ici se dessinent les ombres du doute. Le doute comme une autre matière.» Un dispositif astucieux, une œuvre politique là où on ne l'attendait pas.

Passons plus rapidement sur les deux prochaines œuvres, la seconde de Cantin, et celle de Daniel Canogar. Vanité de Cantin pêche par une simplicité presque illustrative. Une lentille placée près d'un mur y projette

l'image instable de la lumière s'infiltrant de l'extérieur des murs de l'édifice, alors qu'une montre accrochée au mur compte le temps qui passe. En termes d'allégorie, on a déjà vu mieux et, surtout, plus subtil. Pour ce qui est de Canogar, il présente une œuvre de la même nature qu'à Axe NEO-7, à Hull, en novembre dernier, dont on avait alors parlé. D'un mur courbe s'échappent partiellement les ombres blanches de corps aplatis. Efficace malgré une iconographie du corps au service d'un effet narratif insistant, l'œuvre, tout comme celle de Cantin, contribue au propos de l'exposition et réciproquement certains de ces mécanismes en sont amplifiés.

D'Alain Fleischer, le seul artiste présent dans les deux volets (signe de la diversité de sa pratique), la dernière œuvre en lice risque d'en dérouter plus d'un. Le dispositif du *Regard des morts* comprend un corridor totalement obscur, qui pourtant possède un coude qui mène à une véritable chambre noire, baignée d'une lumière inactinique. Des portraits flottent dans des bacs de développement, remplis d'une eau qui va ronger le pa-

pier photographique (sur lequel, attention, l'image photographique n'est pas fixée), le temps de l'exposition, défigurant au passage le visage des gens photographiés. Une œuvre qui active l'action du temps de façon dévastatrice. On annonce d'étonnantes transformations. À suivre.

De mauvaises langues ont essayé de nous faire dire que dans cette exposition, il ne s'agissait plus de photographie. Vilains, va! Puristes! Il faudrait poser la question à l'envers: qu'y a-t-il, dans cette exposition, qui ne soit pas photographique? Les diapositives? La chambre noire? Les lentilles? L'holographie? Les boîtes lumineuses? La photographie, on le répète, n'a jamais été pure. Mais attention, là, ça change. Et non seulement ces changements en route depuis un moment nous permettent-ils de mieux comprendre ce qu'est la photographie en soi, mais ils annoncent de tout autres possibilités pour ce médium. Ne manquez pas le bateau, il y en a un qui passe à Montréal pendant ce Mois de la photo.

Le Mois de la photo à Montréal

INTRIGUE Oldsmobile PRÉSENTE

LES CHEFS-D'ŒUVRE EN DÉTAIL

UN NOUVEAU PARCOURS THÉMATIQUE DE LA COLLECTION PERMANENTE

Ces détails vous intriguent? Trouvez quel chef-d'œuvre s'y cache et courez la chance de gagner un magnifique voyage offert par VIA Rail.

Dépliant-guide au Musée.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

1379 - 1380, rue Sherbrooke Ouest
RENSEIGNEMENTS : (514) 285-2000

Richard MORIN, Hollis JEFFCOAT, Nathalie MARANDA, Heather MIDORI-YAMADA

jusqu'au 24 septembre

GALERIE SIMON BLAIS
4521, rue Clark Montréal H2T 2T3 514.849.1165
Ouvert du mardi au samedi de 10 h 00 à 17 h 30

Jusqu'au 20 septembre 1997

Les collections montréalaises et la Galerie Dominion : souvenirs de trouvailles

GALERIE DOMINION
1438, rue Sherbrooke Ouest, Montréal 845-7471

EXPOSITION RÉTROSPECTIVE

ARTHUR LISMER, A.R.C.
(1885-1969)

DU 6 AU 20 SEPTEMBRE

catalogue : 20,00 \$

GALERIE WALTER KLINKHOFF INC.
1200, RUE SHERBROOKE O., MONTRÉAL, QUÉ. H3A 1H6 (514) 288-7306

VALERY KOSHLIKOV

NATALYA NESTEROVA

DU 13 SEPTEMBRE AU 4 OCTOBRE

WADDINGTON & GORCE
1446, rue Sherbrooke Ouest
Montréal H3G 1K4
Tél. : 847-1112 Fax : 847-1113
Du mercredi au samedi de 10 h à 17 h

LA GALERIE LINDA VERGE

SERGIO KOKIS

Huiles, dessins, aquarelles, gravures

VERNISSAGE
le dimanche 13 septembre à compter de 14 h

jusqu'au 3 octobre
L'artiste sera présent les 13 et 14 septembre

1049, AV. DES ÉRABLES QUÉBEC (QUÉBEC) G1R 2N1 (418) 525-8393

PATERSON EWEN

ENTRE CIEL ET TERRE

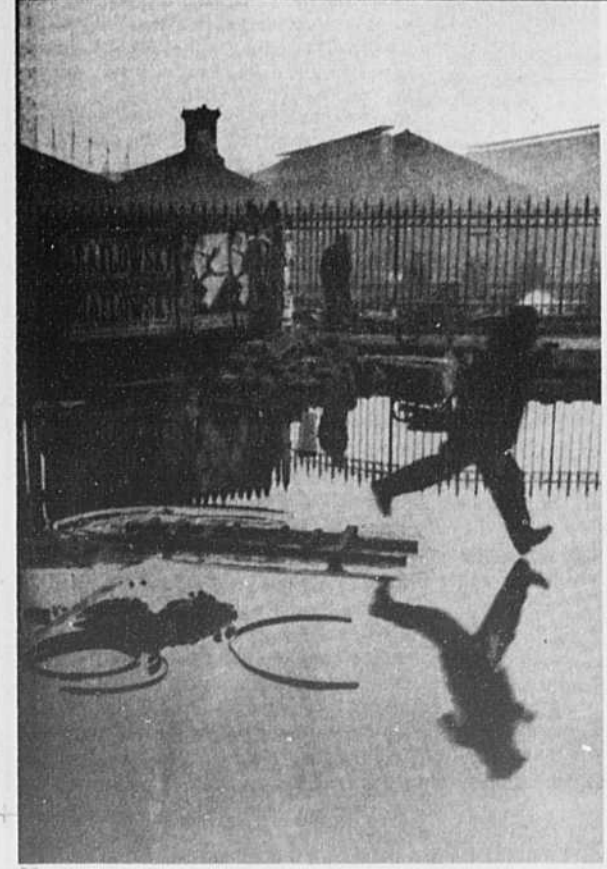
JUSQU'AU 21 SEPTEMBRE 1997

À VOIR ACTUELLEMENT AU MUSÉE

GUILLAUME BIJL — JUSQU'AU 21 SEPTEMBRE 1997
DANIEL VILLENEUVE · SUITE # 6 — JUSQU'AU 19 OCTOBRE 1997
IRENE F. WHITOME — JUSQU'AU 26 OCTOBRE 1997

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
185, rue Sainte-Catherine Ouest — Téléphone : (514) 847-6212

SANS LE DEVOIR Pentacom



Deux photographes. Une passion. Un musée.

Henri Cartier-Bresson
Plume, pincou et pollicou

Une exposition organisée par le Minneapolis Institute of Arts et financée par l'Inter Regional Financial Group, Inc. au nom de Dain Bosworth, Inc.

Pavillon Jean-Noël Desmarais
1380, rue Sherbrooke Ouest

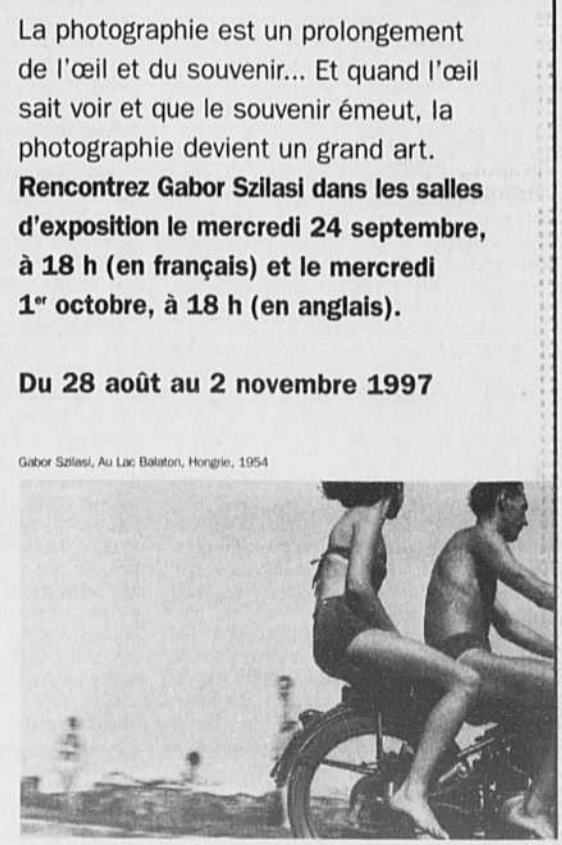
MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

Ouvert du mardi au dimanche de 11 h à 18 h. Entrée gratuite.
Information : (514) 285-2000 www.mbam.qc.ca

Gabor Szilasi
Photographies 1954-1996

Une exposition organisée par Vox Populi pour le Mois de la photo à Montréal.

Pavillon Benaiah Gibb
1379, rue Sherbrooke Ouest



La photographie est un prolongement de l'œil et du souvenir... Et quand l'œil sait voir et que le souvenir émeut, la photographie devient un grand art. Rencontrez Gabor Szilasi dans les salles d'exposition le mercredi 24 septembre, à 18 h (en français) et le mercredi 1^{er} octobre, à 18 h (en anglais).

Du 28 août au 2 novembre 1997

Gabor Szilasi, Au Lac Balaton, Hongrie, 1954